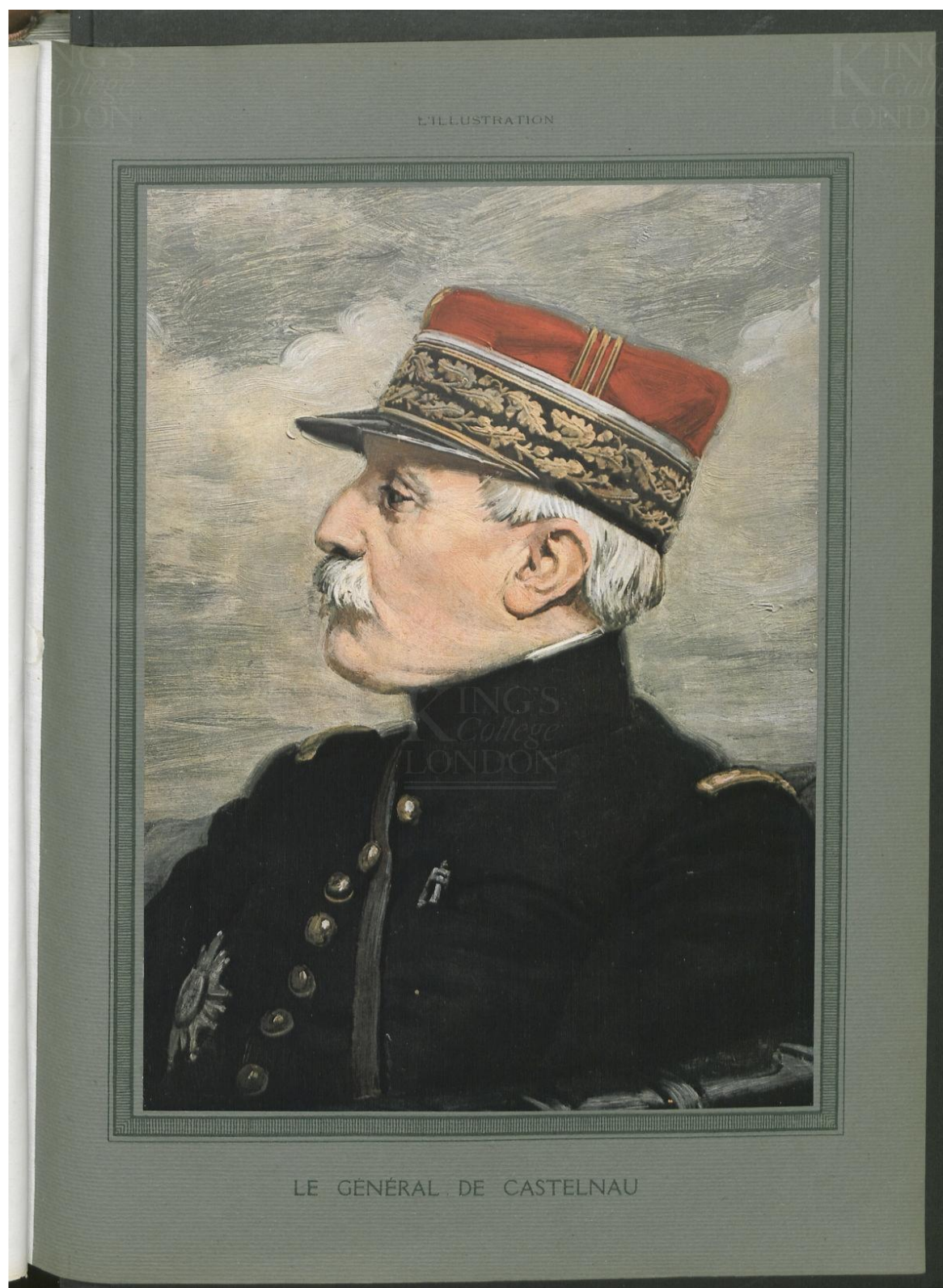
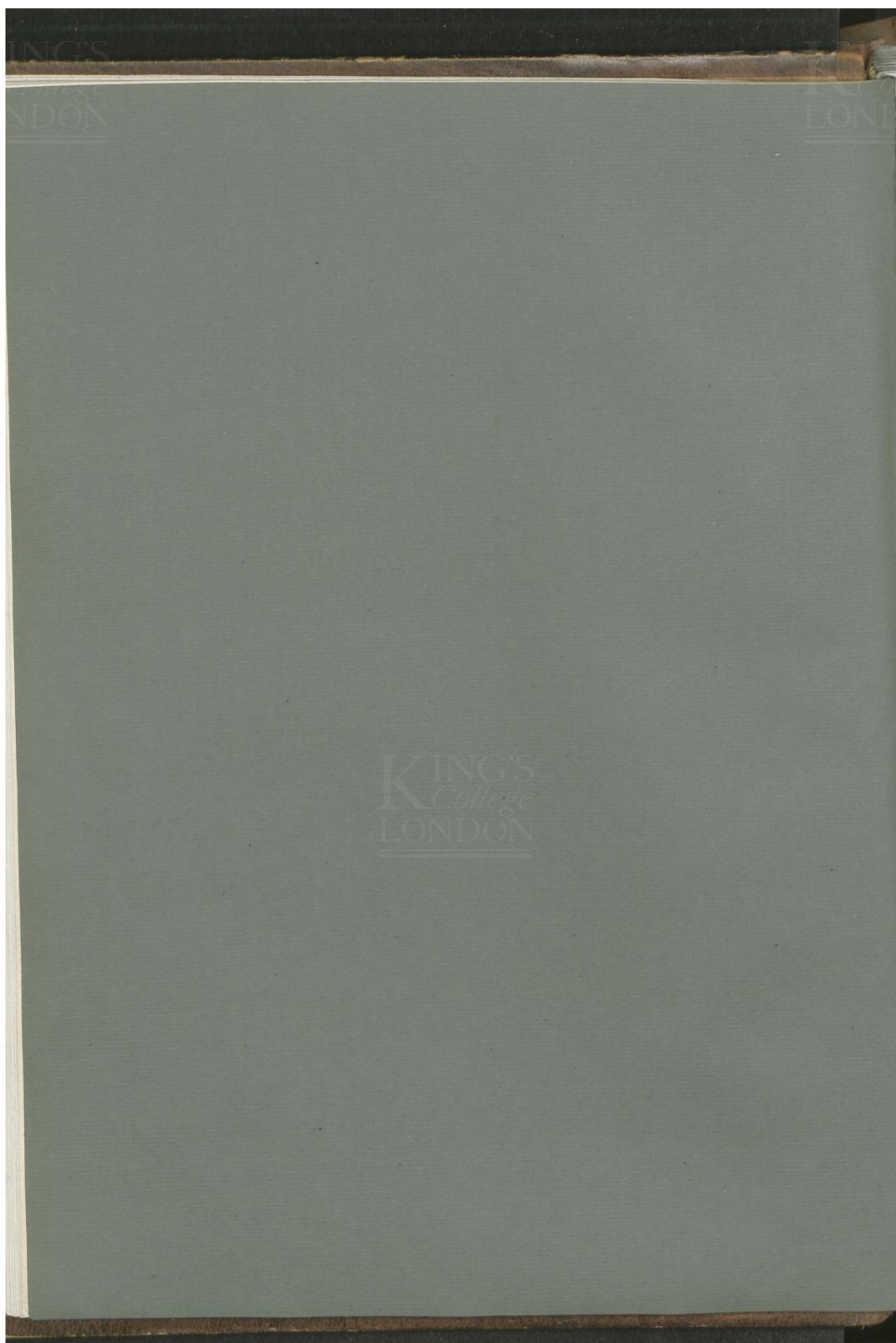






A NOTRE AILE DROITE



Dessin de M. Sylvestre Adamant.

A l'aile droite de notre front, la 4^e armée, de Langlé de Cary, et la 3^e que commande Sarrail, ont pour mission de protéger Bar-le-Duc et Verdun. Elles ont en face d'elles le duc de Wurtemberg et le kronprinz impérial. Attaqués le 6 septembre, elles fléchissent deux jours. Sernaise, leur point de jonction, est perdu le 7. Le 9, la 4^e armée passe à l'offensive, prend Vitry-le-François, repasse la Marne et reprend Sernaise le 10. Près de Vitry, le village de Sommesous, perdu

LE COMBAT DANS SOMMESOUS

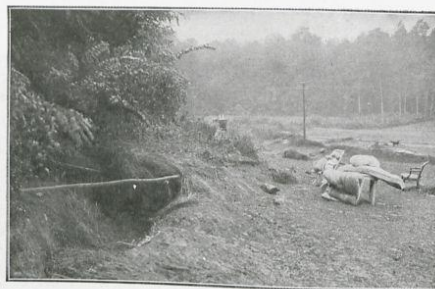
deux fois, deux fois repris, fut le théâtre d'une lutte sanglante. Le 11, le duc de Wurtemberg bat précipitamment en retraite. Sarrail, pour sa part, a contenu jusqu'au 10 le kronprinz, à qui le fort de Troyon, aux trois quarts détruit, a magnifiquement résisté. Le 11, à son tour, l'héritier d'Allemagne abandonne la partie et se retire en grande hâte, notre 3^e armée dans les reus, après une suprême et vaine tentative sur l'inébranlable Troyon.

90

NOS CHATEAUX AU PILLAGE



Le billard a été transporté au dehors pour servir d'abri.



Des matelas et des meubles ont été abandonnés sur les pelouses.



Une ambulance ennemie était installée au château : les hommes qui y moururent ont été enterrés dans le parc ; leurs bottes et leurs effets souillés jonchent le sol.



Les officiers déjeunaient quand les nôtres survinrent.



Ce qui n'a pas été pillé a été jeté dans la cour pour la joie de détruire.

QUELQUES ASPECTS DU CHATEAU DU GUÉ A TRESMES, PRÈS DE CONGIS, APRÈS UN COURT SÉJOUR DES ALLEMANDS

SCÈNES DE GUERRE

91



Sur la route de Soissons à Villers-Cotterets, nos dragons ont rejoint au galop un convoi de camions automobiles allemands chargés de munitions. Une balle de mousqueton a abattu le conducteur de la première voiture. Les suivantes sont entrées en collision, ont pris feu et leur chargement a fait explosion. Il n'en est resté que ces débris informes.

« Quand, le 9 septembre au matin, a écrit von Bulow, l'ennemi, en nombreuses colonnes, traversa la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Châtea-Thierry, il ne subsista chez moi aucun doute que la retraite de la 1^{re} armée (l'armée von Kluck, dans la région de Meaux) était rendue inévitable par la situation tactique et stratégique et que, de son côté, la 2^e armée (l'armée von Bulow, dans la région de Montmirail) se trouvait dans l'obligation de se replier pour éviter d'être complètement tournée par son flanc droit. » Donc, le 11 septembre, la retraite allemande est générale, de l'Oise à la Meuse. Elle présentera sur plus d'un point un extrême désordre, dont nos troupes ne peuvent malheureusement pas toujours profiter, car elles



Au cours de la poursuite, un de nos obus est tombé sur un caisson allemand. L'explosion n'a laissé de celui-ci qu'une roue à peu près intacte et des chevaux déchirés.

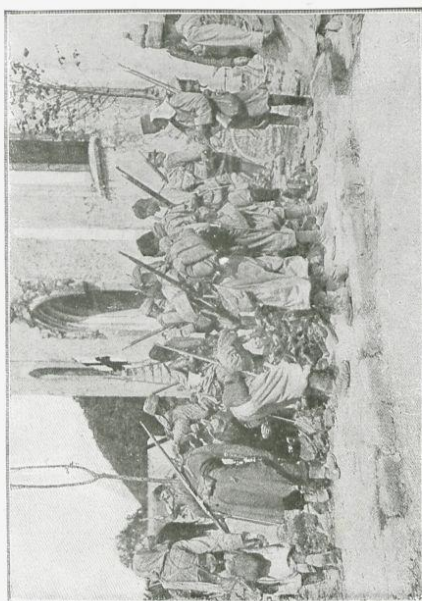
sont accablées de lassitude.

Inférieures en nombre et en armement à leurs adversaires, elles ont fourni, au cours de la longue bataille, un effort peut-être sans précédent dans l'histoire militaire. Von Kluck dira plus tard qu'elles ont été « grandioses ». Un officier ennemi, en les voyant à l'œuvre dans ces journées terribles, consigna sur son carnet de route : « Nous avons l'avantage de la position. Mais les Français sont des démons. Ils chargent sous la mitraille, se font tuer avec allégresse. Leur vaillance est surhumaine... » Notre cavalerie, trop peu nombreuse, est harassée. L'épuisement de nos munitions se fait sentir. Sans doute ce concours de circonstances seul aura-t-il sauvé l'armée allemande du désastre d'une déroute

8



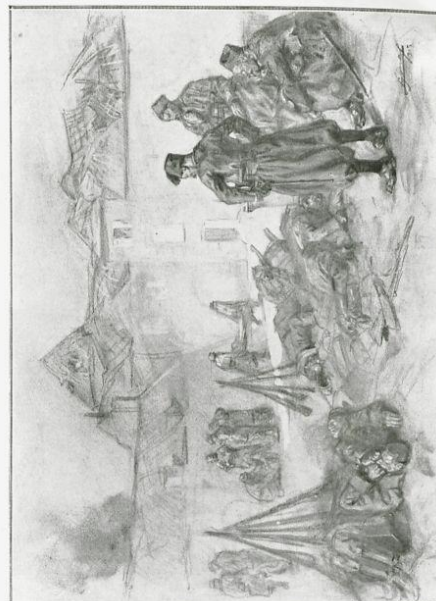
SCENES DE GUERRE



Les Marocains vainqueurs fouillent dans le tas des équipements et des bagages que l'ennemi a laissés derrière lui dans sa retraite précipitée.



L'ennemi abandonne aussi des ambulances. Il avait installé celle-ci dans l'église de Neufmoutiers, où nos médecins prirent, auprès des blessés, la place des médecins allemands.



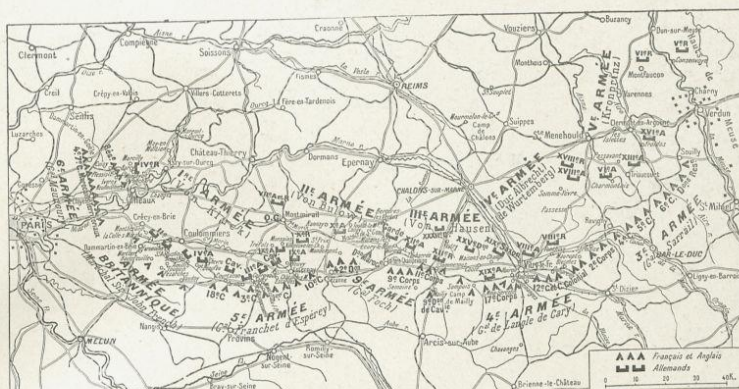
La nuit tombe, le 9 septembre, sur le château de Mondement. Zouaves et fantassins ont formé les faisceaux dans la cour et prennent du repos au milieu des cadavres allemands, que nos trancardiers ne suffisent pas à relever. — *Dessin de L. JONAS.*



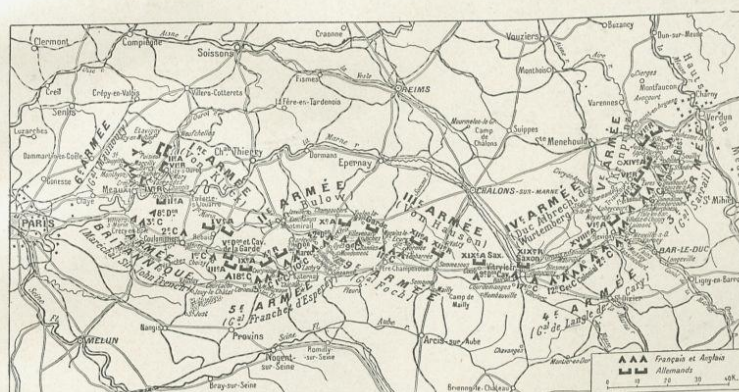
Notre victoire a été achetée à prix de sang. Les soldats allemands se sont battus avec une incontestable bravoure. Nos morts sont nombreux. On recherche leurs corps sur le terrain, et des ouvriers civils participent à ce pénible travail.

LES JOURS DÉCISIFS DE LA MARNE

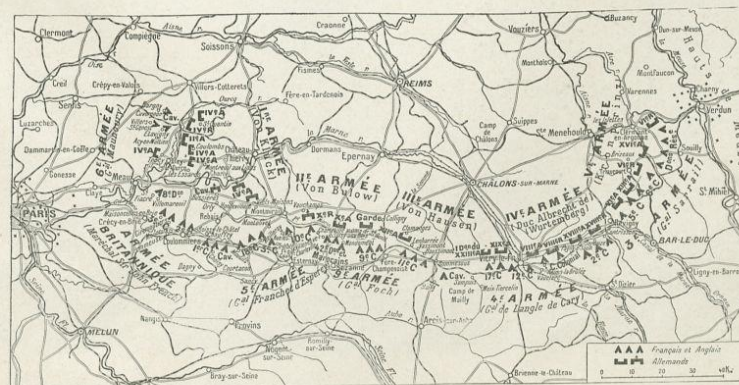
95



Situation des armées, le 5 septembre 1914, au moment où va s'engager la bataille.



Situation des armées, à la fin de la journée du 6 septembre.



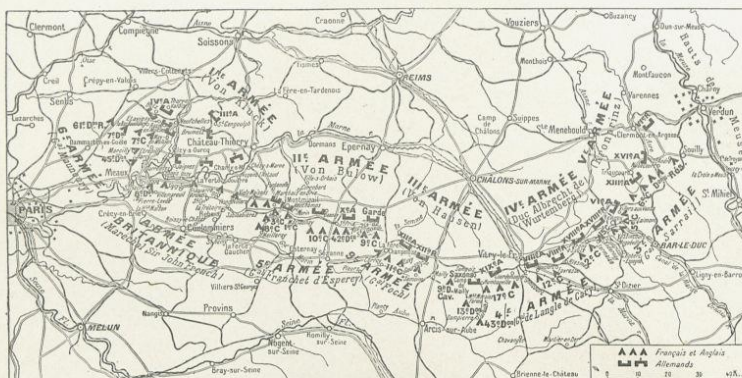
Situation des armées, à la fin de la journée du 7 septembre.

9

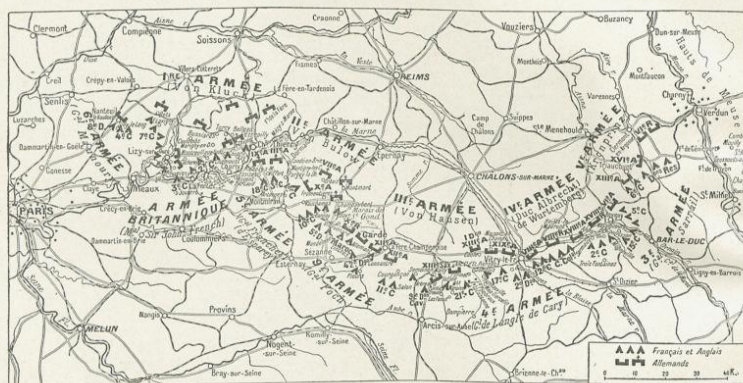


LE CRÉPUSCULE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

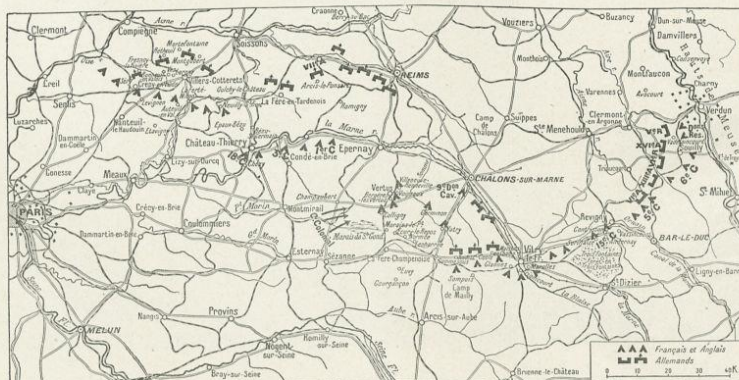
LES JOURS DÉCISIFS DE LA MARNE



Situation des armées, à la fin de la journée du 8 septembre.



Situation des armées, à la fin de la journée du 9 septembre.



Situation générale, à la fin de la journée du 10 septembre.

UN EXEMPLE

99



TRAÎTRE À SON PAYS

Dans ses *Récits de guerre*, publiés naguère par *L'Illustration*, le général Bruneau a raconté les *Ailes qui trahissent*. C'était l'histoire d'un meunier qui, lors de la guerre de 1870, s'était vendu à l'ennemi. Par l'orientation calculée des ailes de son moulin, le misérable signalait aux Prussiens les mouvements de nos troupes. L'invasion de 1914 a connu, elle aussi, des faits analogues. Pendant la période de quelques semaines où se déroula la guerre de mouvements, un vaste réseau d'espionnage enveloppa nos opérations. Il faut dire, toutefois, que, dans presque tous les cas, il s'agissait de nationaux allemands, installés sur notre territoire dès l'avant-guerre et qui, sous des apparences pacifiques, se préparaient à leur rôle. Si l'on ne revit pas précisément les ailes du moulin, on connut les aiguilles mouvantes de l'horloge et les téléphones secrets dans les caves,

et les signaux d'aspect anodin aidant aux repérages, et les vieux pâtres dont le troupeau, par son nombre, son groupement et la couleur de la toison des bêtes, prenait une signification conventionnelle. Mais le métier était périlleux. Après quelques expériences fâcheuses, nos troupes furent mises sur leurs gardes et redoublèrent de vigilance. Peu d'espions, somme toute, auront échappé au châtimement.

Celui-ci, dont la dépouille saisissante a pu être photographiée sur le bord de la route de Verzy à Reims, où l'homme fut passé par les armes, en septembre 1914, était un valet de ferme français. Pour l'exemple, une pancarte resta fixée au sommet du poteau, au-dessus du cadavre, pendant toute la journée de l'exécution. Elle portait ces mots : « Espion, traître à son pays », écrits d'une calligraphie élégante, par la main ferme d'un fourrier qui s'y était appliqué.

10



102

SUR LA LIGNE DE FEU



LE PREMIER SHRAPNELL DE LA JOURNÉE

Photo prise aux avant-postes.

La victoire est acquise, mais non la tâche achevée. A partir du 15 septembre les armées allemandes suspendent leur recul et commencent à faire tête sur des organisations étudiées sur place, en temps de paix, par von Kluck en personne. Le grand état-major allemand a perdu une pre-

mière guerre. C'est une seconde guerre qu'il va maintenant engager. Et bien des globes gris de fumées de shrapnells monteront encore dans nos ciels de printemps, d'été et d'hiver avant que dans nos lignes, par une fin de matinée d'automne, nos clairons ne sonnent le « Cessez le feu ».

APRÈS LA RETRAITE



DES BLESSÉS ALLEMANDS A LA MAIRIE DE VAREDES

ses armées refoulées comme de simples détachements aventurés au Sud-Est de Paris. Et, le 16 septembre, son office des Affaires étrangères prétendra supprimer la note suivante : « L'office déclare que les Allemands n'ont perdu ni canons ni prisonniers devant Paris. Au contraire, ils ont pris à l'ennemi 50 canons et des milliers de prisonniers. La situation devant Paris est favorable. »

Tandis que nos armées recueillent, sur toute l'étendue de l'immense champ de bataille, les épreuves de sa défaite, l'Allemagne, sûre de l'ingénuité orgueilleuse et caporalisée de ses peuples, osera une manœuvre énorme. Elle passera sous silence la bataille de la Merne. Elle l'étouffera dans les bruyantes nouvelles de la prise de Maubeuge et des avantages qu'elle a pris sur les Russes. Elle représentera

104

L'HÉROIQUE DÉFENSE DE TROYON



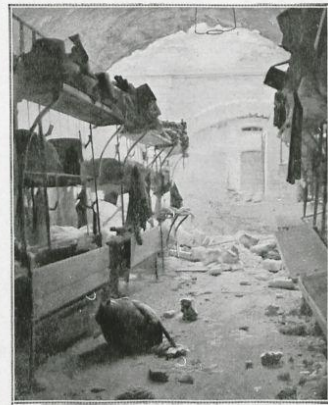
L'entrée principale du fort de Troyon au début du bombardement :
le pont de fer seul est partiellement détruit.



L'état de la même entrée
à la fin du bombardement.



Les effets, sur le fort, des obus de 280 et de 305 millimètres.

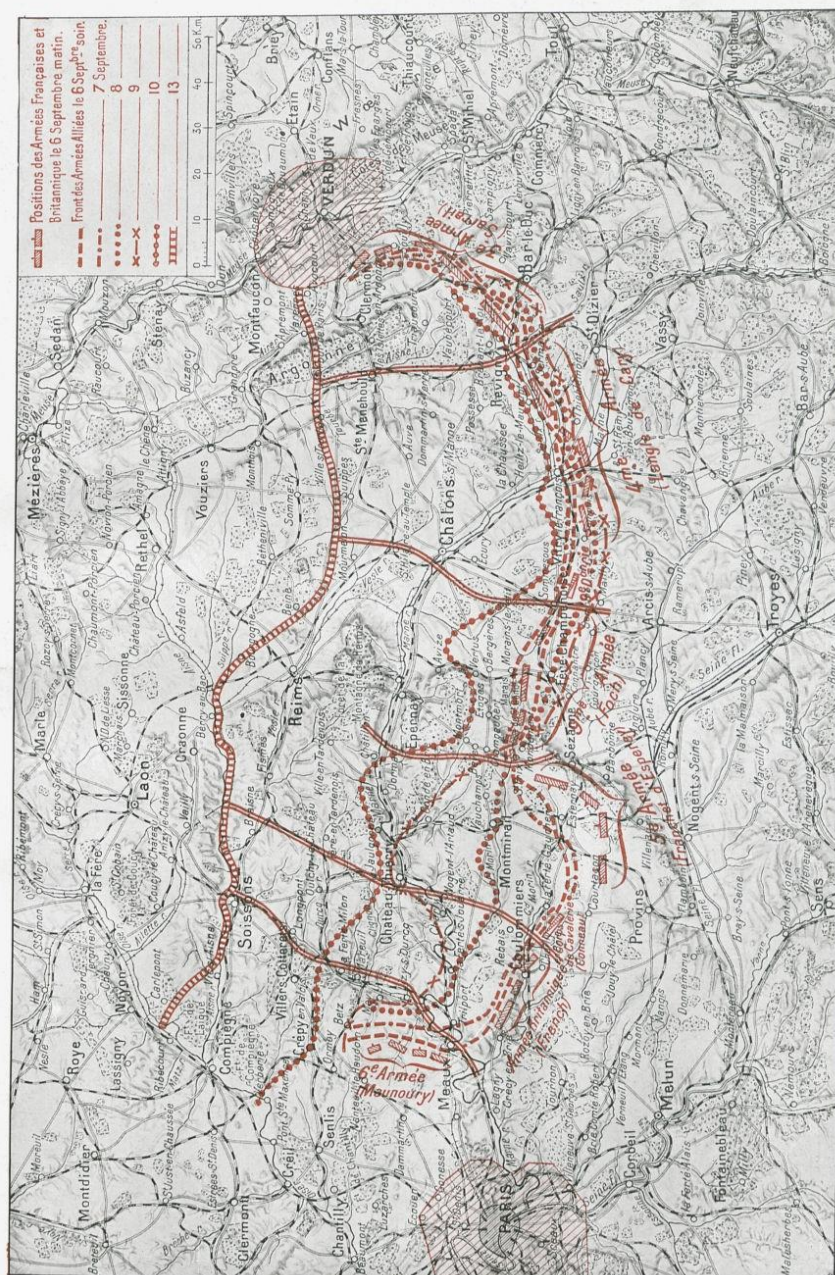


Une cour intérieure après les premiers projectiles. Le drapeau sur les ruines glorieuses.

Une chambre éventrée par un obus.

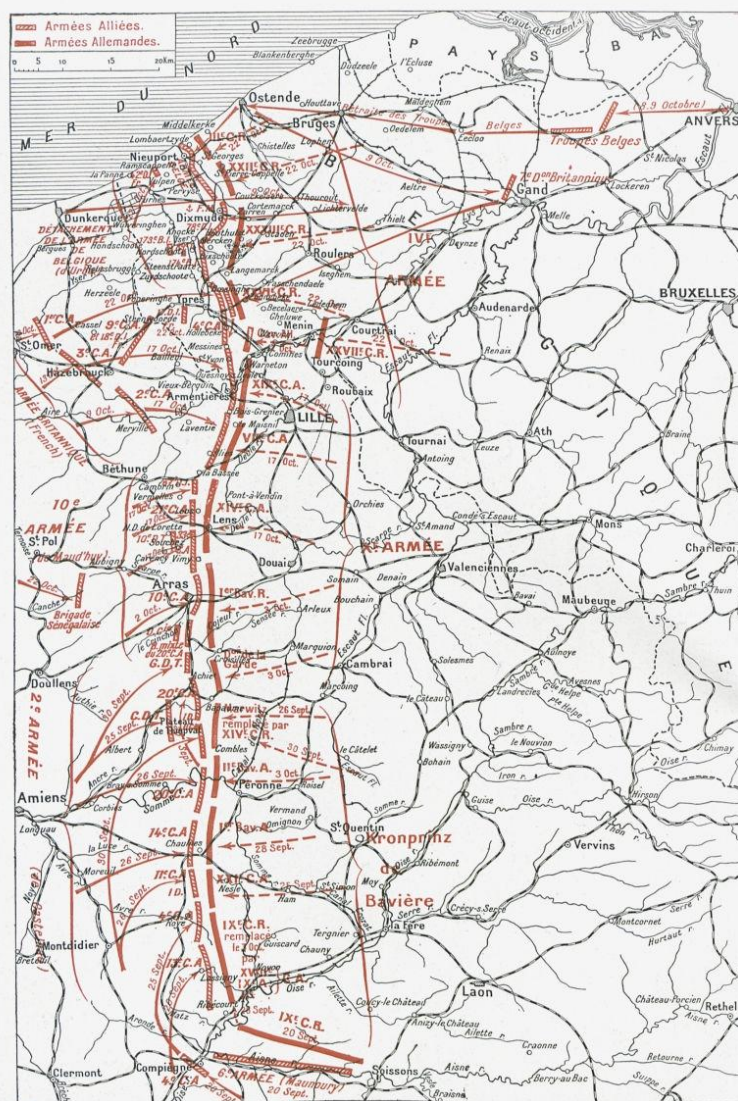
Attaqué depuis le 6 septembre par le kronprinz impérial, le fort reçut du 8 au 11 une effroyable pluie de fer. Le 11 au soir, il hissait magnifiquement le drapeau sur ses ruines pour saluer la retraite de l'ennemi devant Sarrail. Le 9, deux parlementaires étaient venus sommer son commandant de le rendre. A la première sommation, l'officier français, un capitaine, avait répondu : « Jamais ! » A la seconde : « Vous ne nous aurez pas vivants. » A la troisième : « F...moi la paix ! A bientôt ! à Metz ! »

LA BATAILLE DE LA MARNE





LA COURSE A LA MER



Les positions successives des armées alliées, du 20 septembre au 17 octobre, au cours des manœuvres des adversaires pour se tourner mutuellement par l'aile.

Au lendemain de la Marne, l'ennemi va s'attacher à déborder l'aile gauche des armées franco-britanniques. Le commandement français s'efforcera, à son tour, de l'envelopper par sa droite. Au cours de ces mouvements, la ligne de bataille remontera progressivement vers le Nord et les antagonistes sembleront courir parallèlement à la mer. Du 18 au 20, Castelnau transportait son armée, qui venait de vaincre au Grand Couronné, entre l'Oise et la Somme, à la gauche de Maunoury. Il livrait à la IV^e armée allemande, concentrée devant lui, des combats très durs dans le massif de Lassigny. Après dix jours de luttas sans résultat, les adversaires dénouaient leur étreinte et la bataille d'Arras succédait à la bataille de la Somme. Dans cette région, le 30 septembre, une nouvelle armée venait d'être ame-

née sous le commandement du général de Maud'huy. Encore une fois la lutte, qui a été très vive, reste indécise. Si nous avons piétiné sur place, l'ennemi n'est pas entré à Arras. Mais un immense vide subsiste à notre gauche, entre Arras et Dunkerque, où déjà la cavalerie allemande s'infiltrait; la chute d'Anvers exige que nous nous portions au secours des Belges en retraite à partir du 7 octobre sur Ostende et Nieuport. En hâte, Joffre transporte dans la région d'Hazebroeck l'armée de French, qui a exprimé le désir de se rapprocher de ses bases. Le 20 octobre, la mer était ainsi atteinte et la barrière dressée. A cette date, notre détachement d'armée de Belgique était formé sous d'Urbal, et, depuis le 4, Foch avait la mission de coordonner les opérations de la région du Nord.

NOS RÉGIONS DÉVASTÉES

109



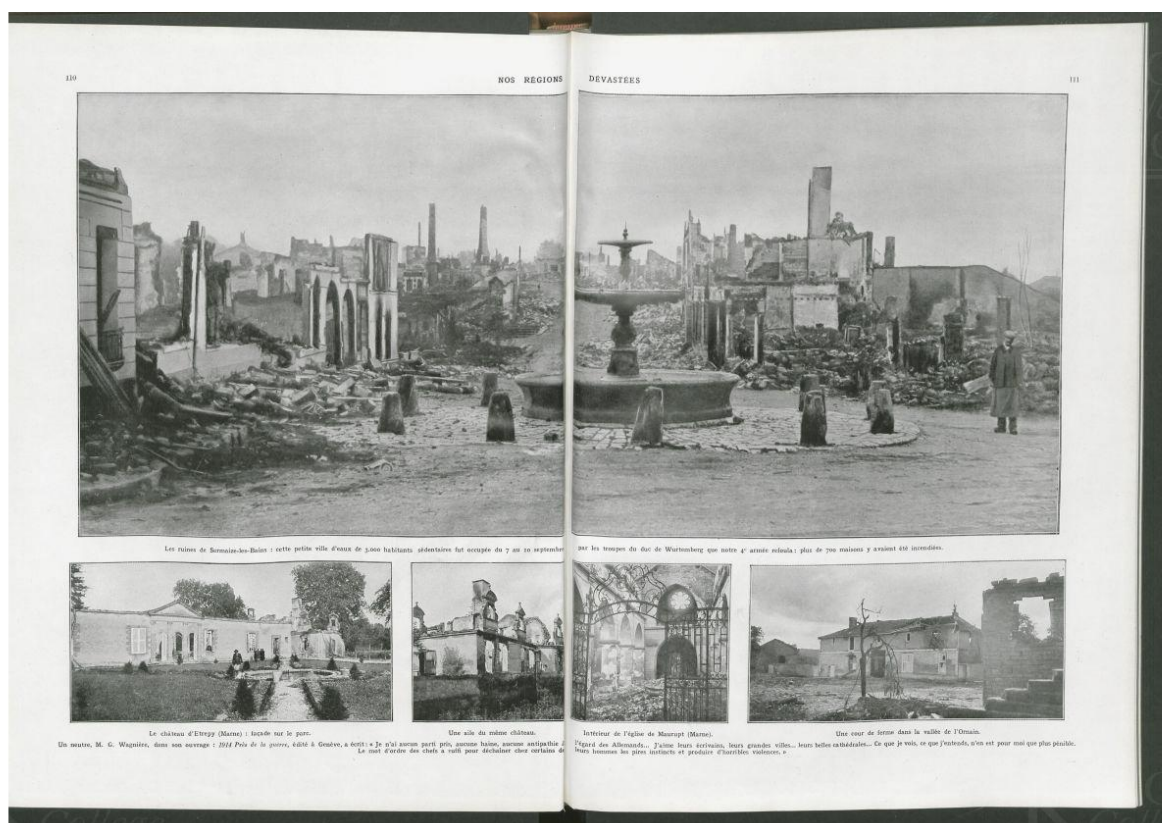
Les ruines tragiques de Clermont-en-Argonne.



Juste retour des choses : des Allemands prisonniers déblaient les rues de la ville que les leurs ont détruite.

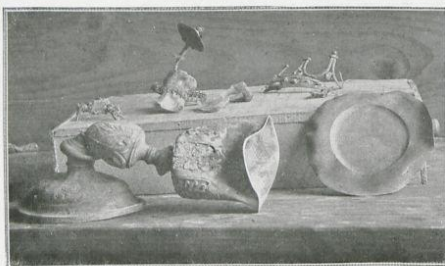
« ... Maisons pillées et méthodiquement cambriolées, écrit M. Victor Giraud, dans son *Histoire de la Grande Guerre*, foyers souillés et scientifiquement incendiés, massacres et rapt, restes et souvenirs d'orgies bestiales », voilà les traces du passage de l'ennemi sur notre sol.
« Prussiens et Bavares se sont distingués par leur sadisme sanguinaire, leur goût maladif des profanations et des sacrilèges... »

13



112

NOS RÉGIONS DÉVASTÉES



Profanation : le calice de l'église de Maurupt.



Un désert : les ruines de Maurupt.

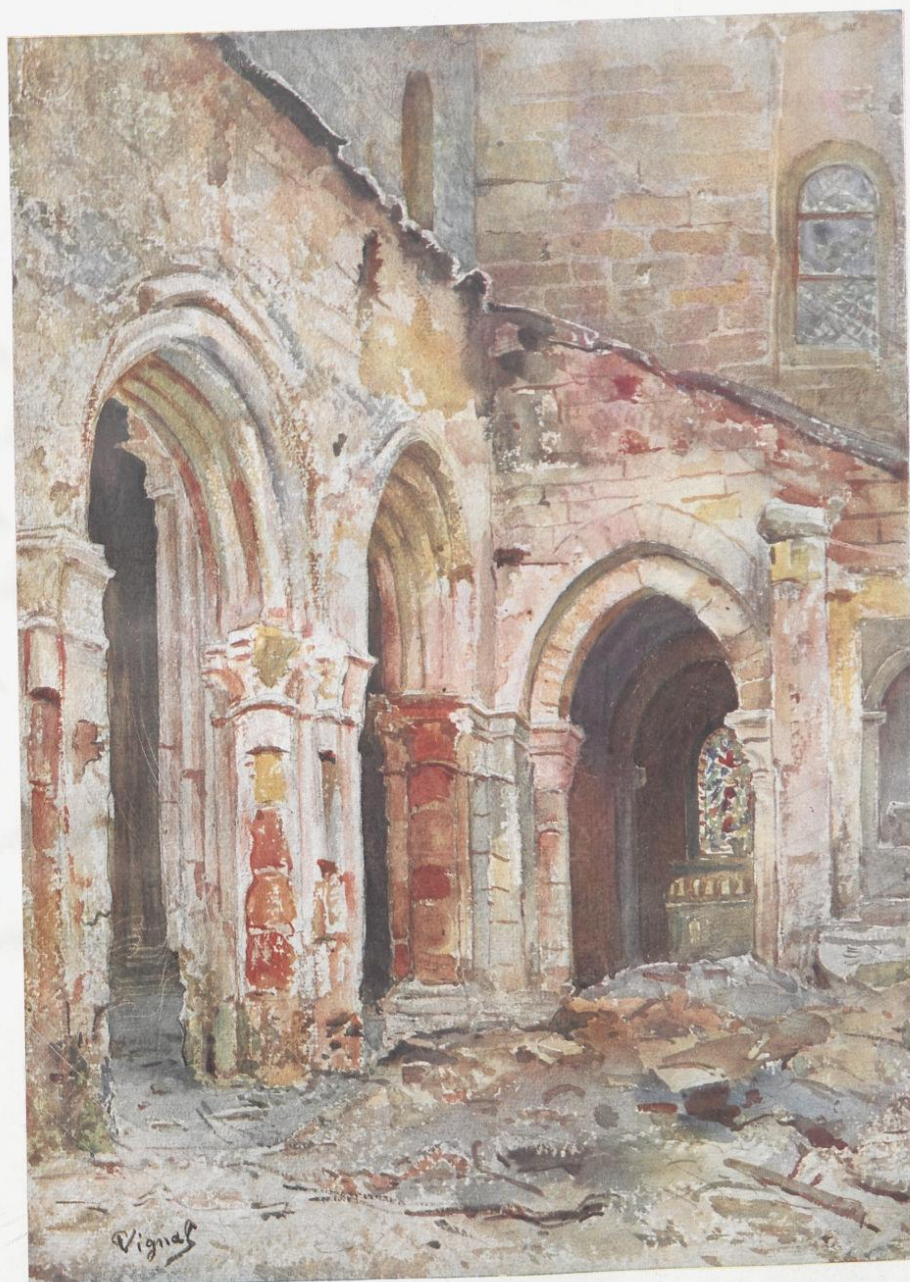


Dévastation réfléchie : l'extérieur et l'intérieur de la maison de M. Poincaré, président de la République, à Sampigny.



Férocité : dans l'église d'Auve, village du département de la Marne, nos troupes retrouvèrent ce cadavre carbonisé d'une vieille femme.

L'ILLUSTRATION



L'ÉGLISE DE SERMAIZE

Aquarelle de P. VIGNAL.





L'ÉGLISE DE LOUPPY-LE-CHATEAU (Meuse).
Aquarelle de P. VIGNAL.

DEVANT LES FALAISES DE L'AISE

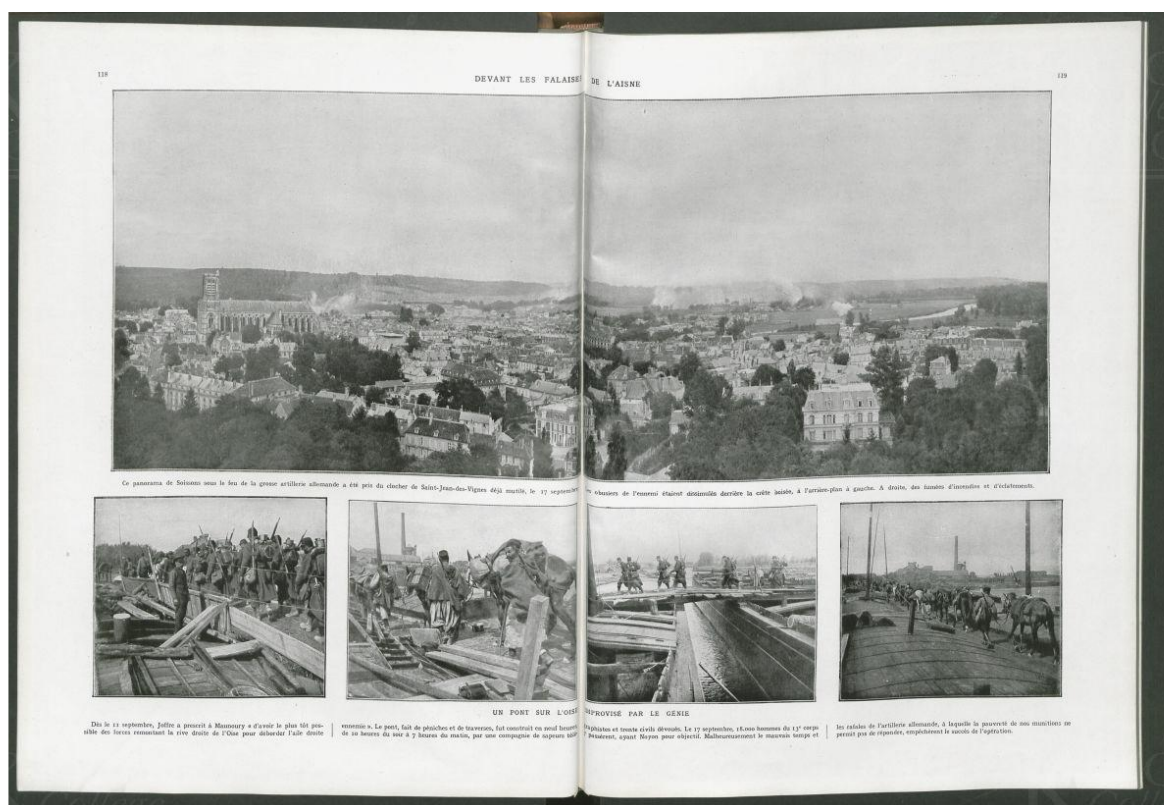
117



Le 20 septembre, à la pointe du jour, trois Allemands pénétraient dans Soissons en automobile afin de faire sauter ce qui restait du pont sur l'Aisne : surpris par des sentinelles, ils étaient tués en pleine ville.

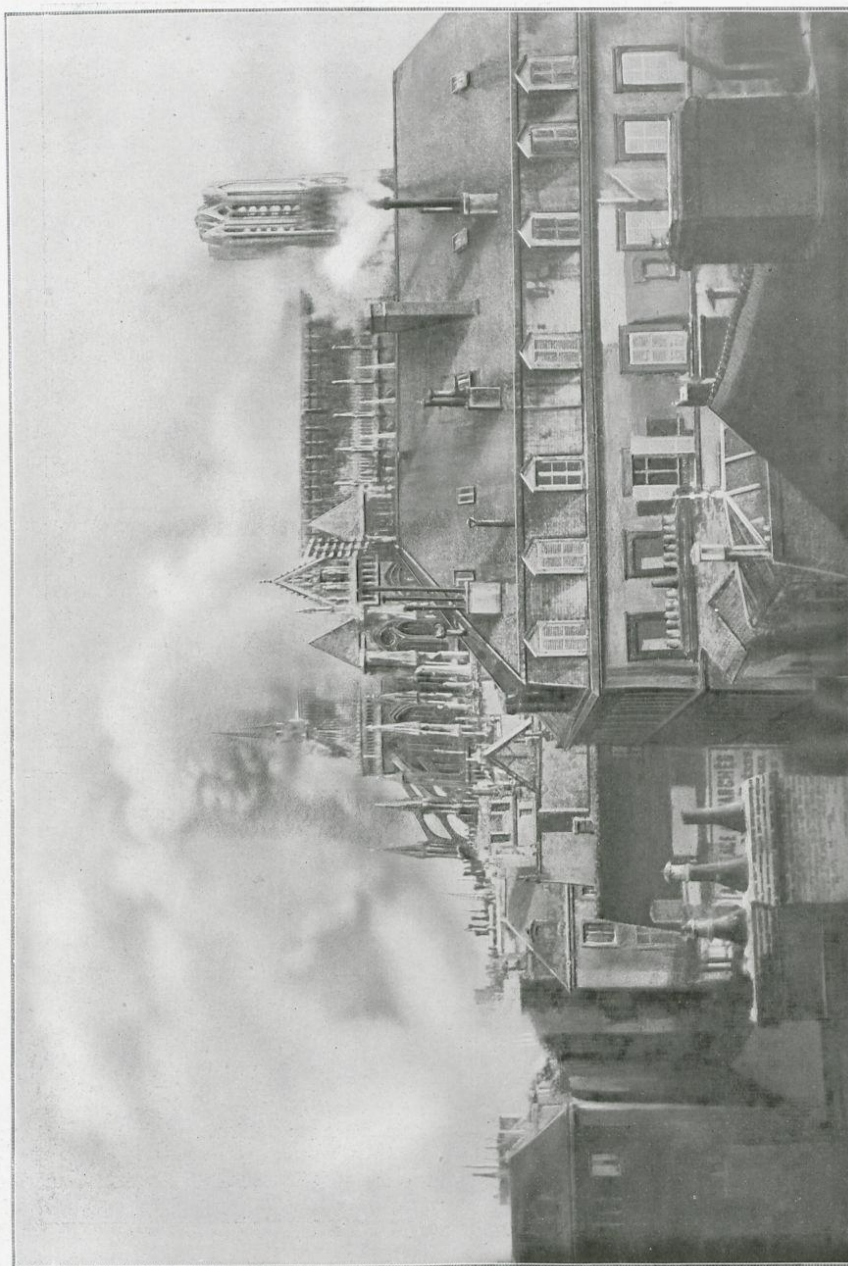


Comme Joffre l'avait craint, l'ennemi s'est accroché aux falaises de l'Aisne et, depuis le 14, il a commencé le bombardement de Soissons, dont on voit ici une scène : une maison éventrée, deux chevaux tués par le même obus.



120

LA CATHEDRALE DE REIMS EN FLAMMES



LE CLOCHETON DU CHEVET DIT « CLOCHER A L'ANGE » ET LA TOUR NORD-OUEST DEVORES PAR L'INCENDIE

Phot. Jules Haad, Reims.

Le 17 septembre, les batteries allemandes de Nogent-l'Abbesse ouvraient le feu sur le quartier de la cathédrale. Le 18 et le 19, une quarantaine d'obus de 220 trappèrent la cathédrale même. A 4 heures de l'après-midi, le 19, les échafaudages qui entouraient la tour Nord-Ouest, en réparation depuis 1913, prenaient feu et les flammes se propageaient à travers l'édifice avec une rapidité foudroyante.

LA CATHEDRALE DE REIMS EN FLAMMES



14

Le clocher à l'Ange et la toiture du chevet en feu.

Des secours immédiats auraient pu conjurer le sinistre. Mais le poste de pompiers le plus proche venait d'être détruit par un obus. Cependant la basilique était protégée par le pavillon de la Croix-Rouge. Elle

Phot. instantanées de M. T. Hédou Wauthouze.



121

La chute de l'échafaudage embrasé de la tour Nord-Ouest.

abritait de 70 à 80 Allemands blessés. Deux d'entre eux furent tués le 18 et leurs corps qu'on n'avait pu retirer encore furent carbonisés dans l'incendie du 19. Ce jour-là, une dizaine d'autres périrent.

122

UN CHEF-D'ŒUVRE DE DESTRUCTION



Une rue de la petite ville d'Albert (Somme) bombardée depuis le 23 septembre, avant que la bataille l'eût encore atteinte.

L'AUMÔNERIE MILITAIRE



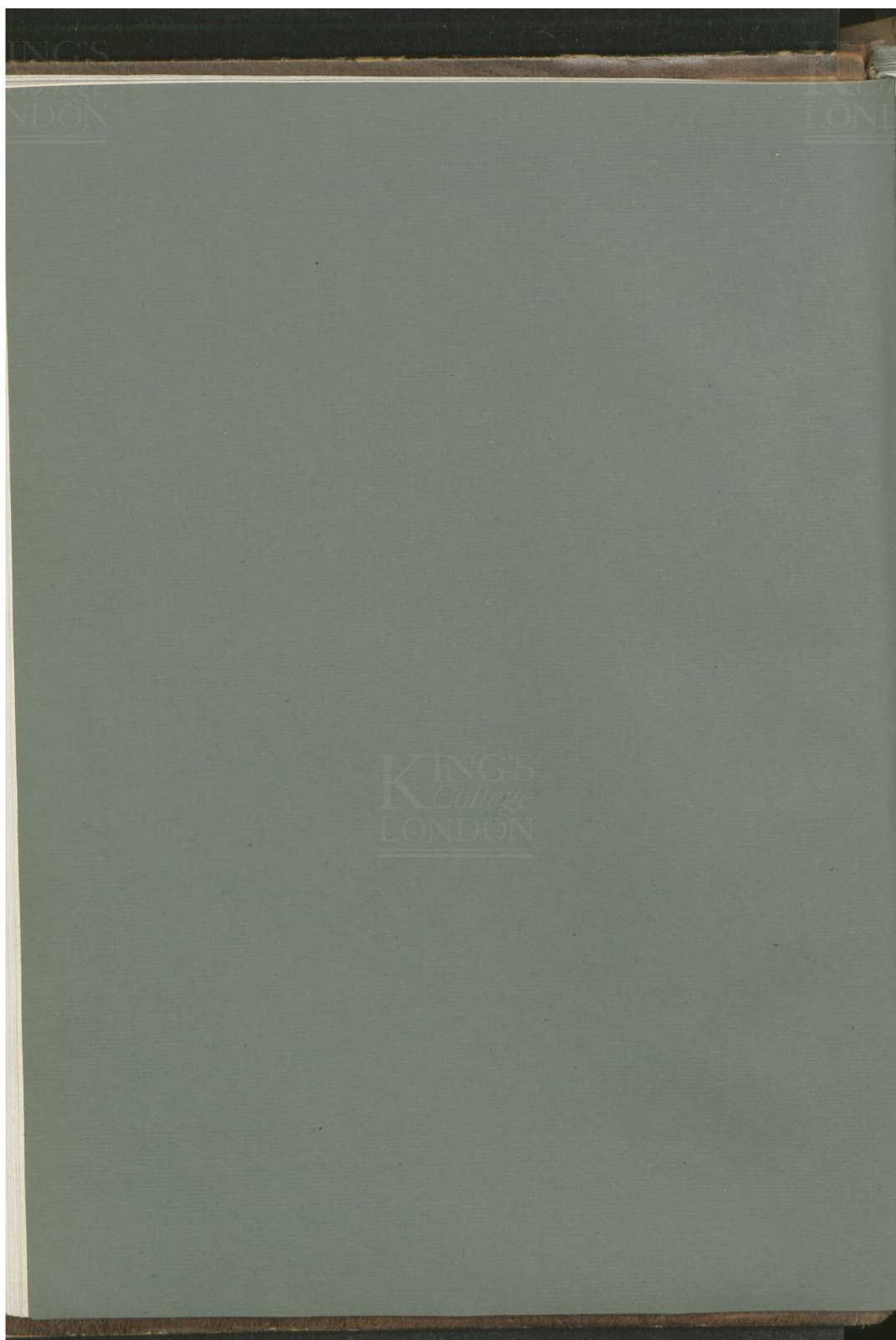
Deux prêtres catholiques.

Un pasteur.

Un rabbin.

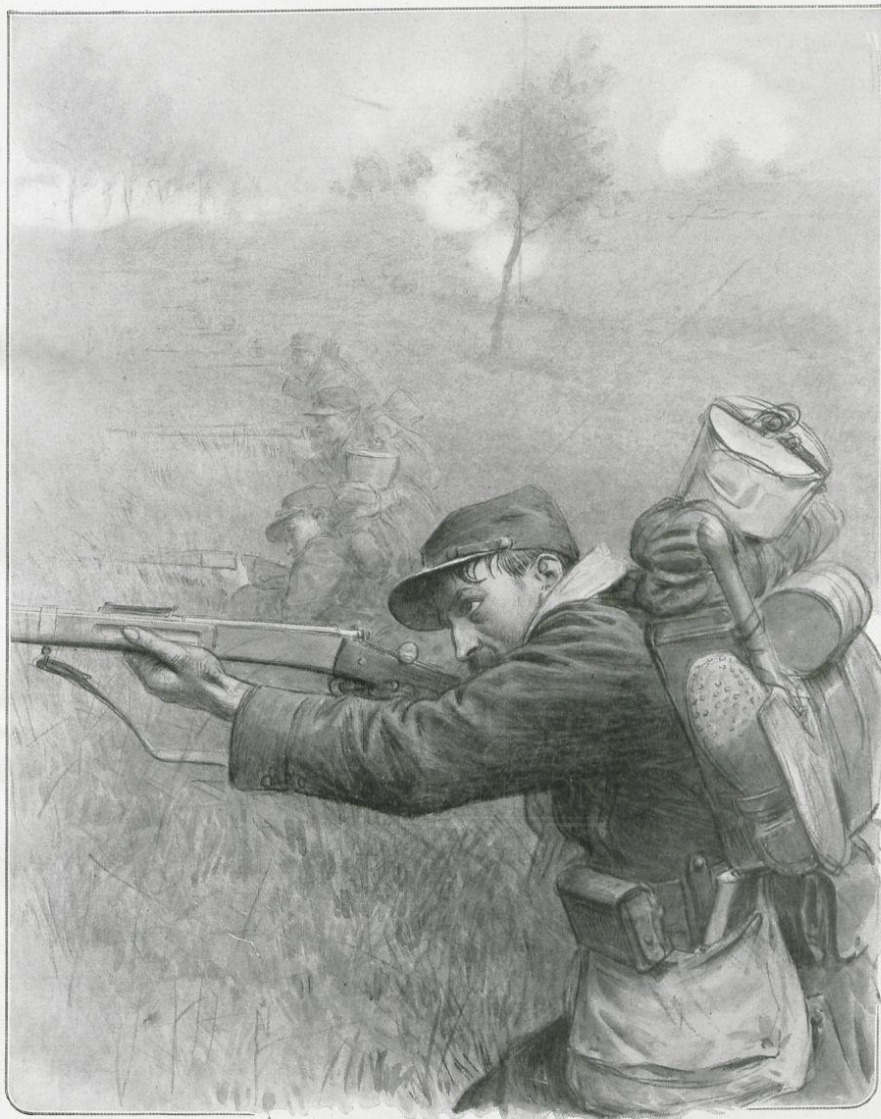
Un groupe d'aumôniers militaires des trois confessions.





NOS BRAVES

125

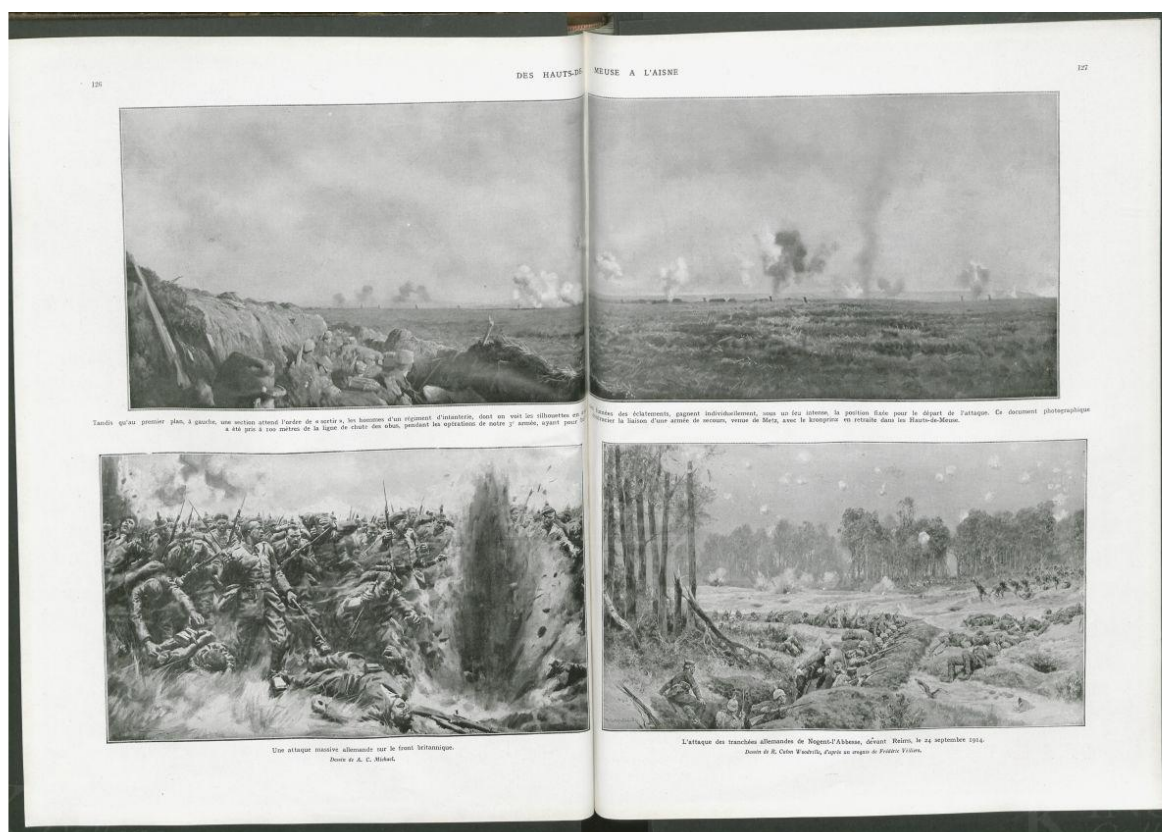


AVANCE PAR BONDS. EN TIRAILLANT, D'UNE SECTION DE COLONIAUX

Ce document a été pris à 300 mètres de l'ennemi, sous la pluie et sous la mitraille, par un officier d'un sang-froid aussi magnifique que celui des hommes qu'il commandait. On progresse en terrain découvert. La mort rôde dans le sifflement des balles, l'explosion déchirante des obus. Dans le péril et dans le tumulte, pas un muscle de cette émouvante figure du premier plan ne tressaille. L'homme est d'acier et sa préoccupation suprême, qui absorbe son attention et durcit son œil, est de bien placer ses coups. Qui est-il ? Et quelle destinée depuis septembre 1914 où l'objectif l'a surpris, la guerre lui aura-t-elle faite ? Il est le soldat français. Il est de la race

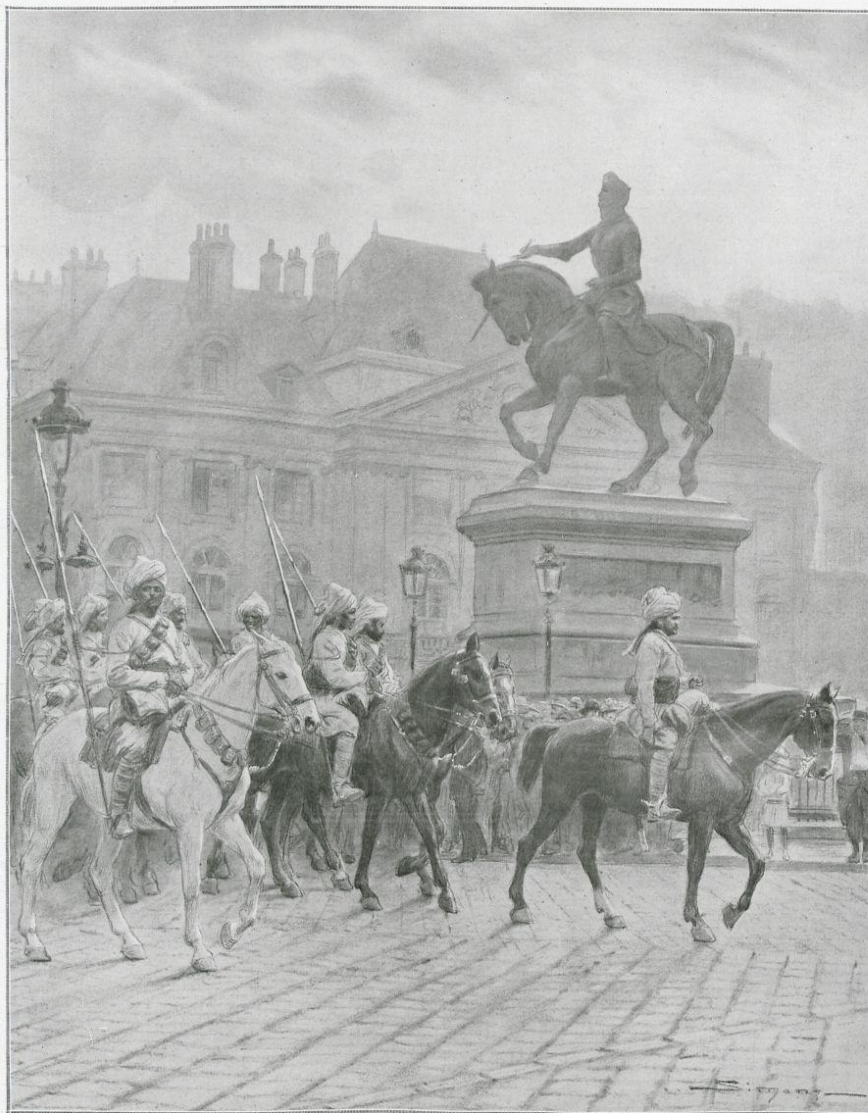
de ce brigadier de cavalerie qui, les deux yeux crevés, retrouvé plusieurs heures plus tard, commence par rendre compte de ce qu'il a vu avant de cesser de voir; de la race de ce clairon qui sauve son sergent-major blessé et retourne ensuite, sous un feu intense, au point où le sous-officier est tombé, pour y recueillir les papiers de la compagnie dont il ne veut pas que l'ennemi s'empare ! Race dont l'aptitude tout à fait particulière à se ressaisir rapidement a été le facteur déterminant de la défaite de von Kluck ! Car, de l'aveu même de celui-ci, c'était une « possibilité dont il n'avait jamais été question dans les écoles de guerre allemandes ».

15



128

LES CONTINGENTS DE L'INDE EN FRANCE



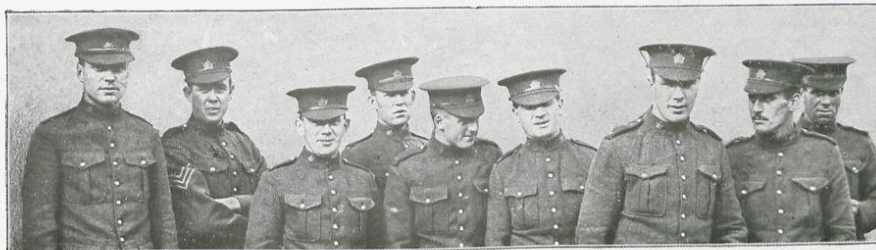
A ORLÉANS, DES LANCERS DU BENGAL DÉFILENT DEVANT LA STATUE DE JEANNE D'ARC
Dessin de J. SIMONT.

Pour la lutte suprême qui vient de s'ouvrir, les belligérants réunissent toutes leurs forces vives. L'Empire britannique a fait appel à ses sujets des cinq parties du monde. Tandis que, sous la protection de notre flotte, nous amenions d'Afrique Algériens, Tunisiens, Sénégalais, Marocains, des navires anglais, renforcés de bâtiments japonais, convoiaient vers l'Europe, à travers les mers chaudes, avec les contingents de l'Australie, des troupes plus étranges, plus mystérieuses à nos yeux que nos soldats

sahariens : les fils de l'Inde lointaine, mère des civilisations. Avec curiosité, les Marseillais les reçurent d'abord. Bientôt, les Orléanais, à leur tour, les voyaient arriver et s'établir dans un camp d'exercices, à leurs portes. Et, par un jour d'automne, Orléans bénéficia du spectacle surprenant d'un défilé de lanciers du Bengale, le long bambou souple à l'arçon, sur la vieille place où la Jeanne d'Arc de Foyatier semblait les saluer de son épée.

L'AIDE DU CANADA

129



Groupe de volontaires canadiens arrivant en Angleterre.

Le 24 septembre 1914, à Québec, 33.000 jeunes hommes du Canada, tous volontaires, s'embarquèrent pour participer, de l'autre côté des mers, à la grande guerre. Le temps était maussade, La pluie, par rafales, inondait la ville. Mais une foule enthousiaste, confondant dans ses acclamations

la France et l'Angleterre, salua de ses vivats ce premier contingent. Pour le Canada, cette journée était grande et solennelle, qui l'associait par un dévouement purement volontaire à l'union de ses deux mères patries sur le terrain d'une noble cause.



Sir Wilfrid Laurier,
ancien premier ministre.

Par la voix de son grand homme d'Etat, sir Wilfrid Laurier, le Canada, nation autonome dans l'Empire britannique, avait admis en 1911 le principe du concours de sa flotte, en cas de péril. Mais il s'était réservé, néanmoins, l'examen « de chaque cas particulier ». Devant le « cas particulier » surgi en 1914, sir Robert Laird Borden, chef du gouverne-



Un appel aux Canadiens français.



Sir Robert Laird Borden,
premier ministre du Canada.

ment canadien, n'éprouva pas d'hésitation. Tout de suite, les descendants des anciens colons picards, angevins, tourangeaux, normands, bretons affluèrent aux bureaux de recrutement, formèrent la grande majorité expéditionnaire. Celui-là parti, les murs se vibrèrent de nouveaux enrôlements.

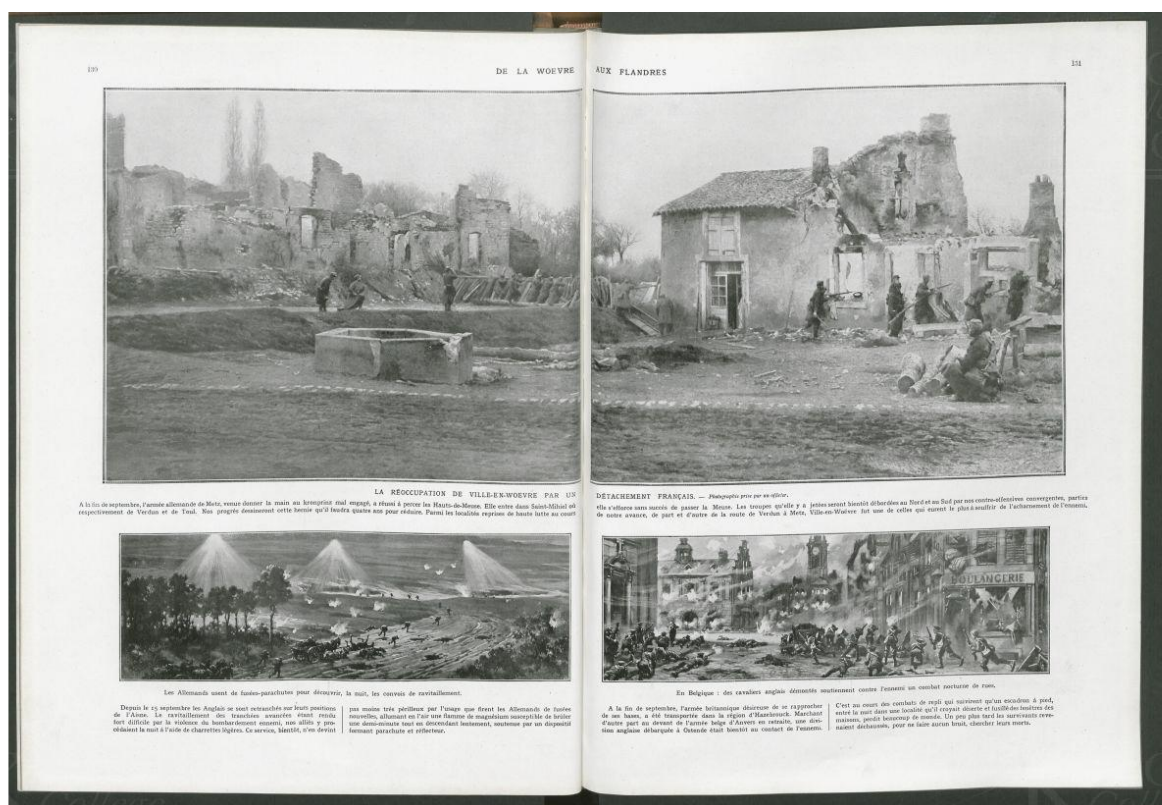


Officiers de highlanders canadiens.



Etendard du régiment Princesse Patricia.

Entraînés au camp anglais de Salisbury, les Canadiens n'apparaîtront sur les champs de bataille de France qu'en février 1915. Ils mériteront, d'un correspondant de guerre anglais, cet éloge : « Les Canadiens se battent comme des démons. »



132

LA SUPRÊME DÉFENSE D'ANVERS



Dernière ligne de retranchements, sur la route de Lierre, des brigades navales anglaises envoyées au secours d'Anvers.



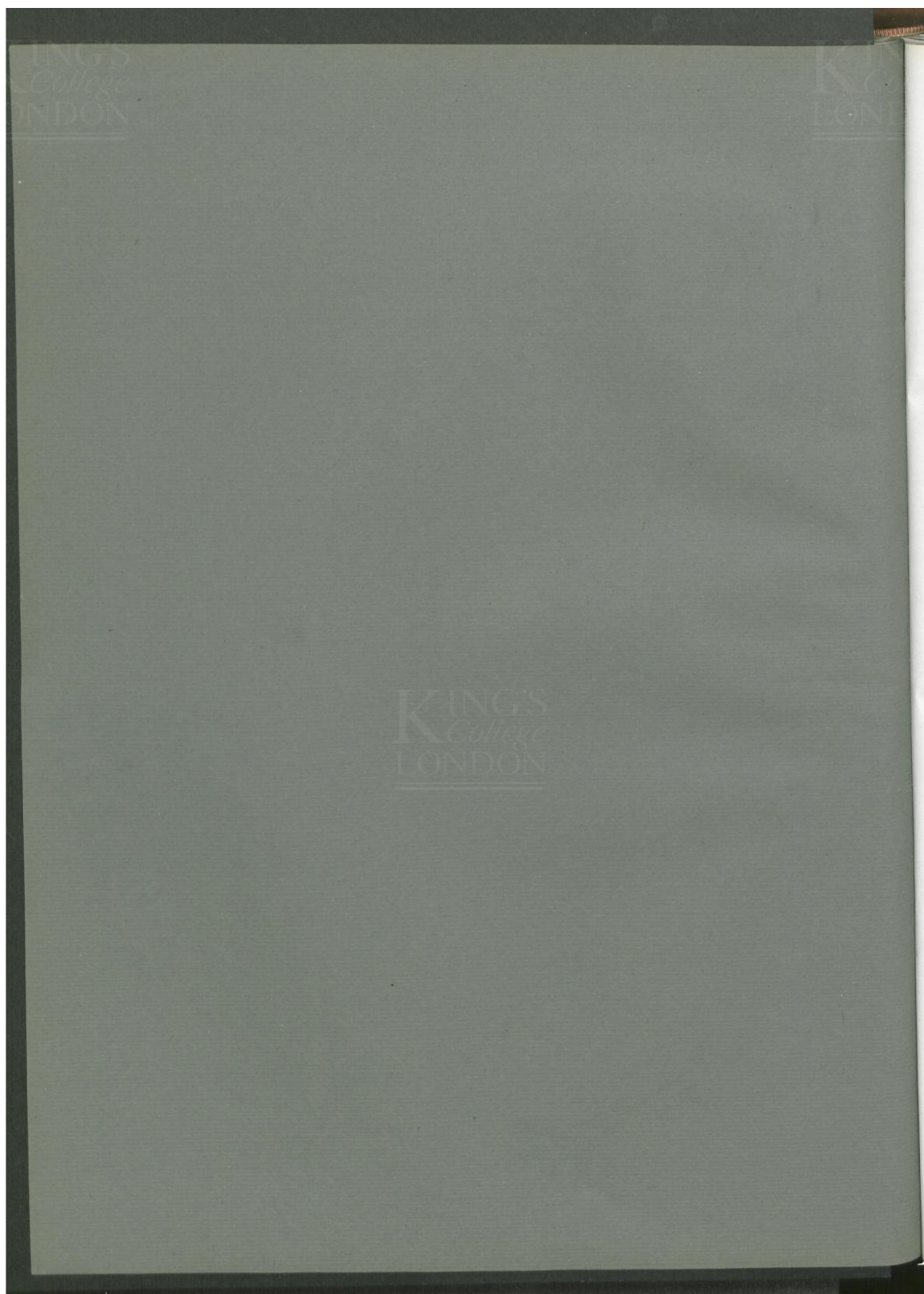
Les pièces de côtes anglaises répondent aux gros mortiers allemands.



Des maisons de Lierre brûlent. Le pont sur la rivière Nèthe est coupé.

Anvers, assiégé à partir du 26 septembre, passait pour imprenable : il fallait les 420 pour en avoir raison.





L'ÉTAT BELGE EN EXIL

135



Le général Pau, envoyé à Anvers, en a préconisé l'évacuation. Le 7 octobre, commence l'exode. On voit ici la foule pressée sur les quais de l'Escaut,

attendant son embarquement pour l'Angleterre, la Hollande ou la France. Dans la nuit du même jour, une grande partie de la population qui n'avait pu trouver de place à bord des bateaux disponibles se joignit à la retraite de l'armée. Celle-ci réussit à échapper heureusement à l'étreinte incomplète de l'ennemi. Seule une arrière-garde se trouva coupée du gros et dut se résigner à rentrer en Hollande.



Le salut quotidien aux couleurs belges à Sainte-Adresse, près du Havre, où le gouvernement belge, d'abord replié sur Ostende, s'est installé le 13 octobre. Sa résidence y devint une véritable enclave belge en terre française.

16

136

LE FROM P



Guérite en chaume du factionnaire, aux portes du village de « Bon Espoir ».



Le quartier élégant du village.



La grande rue de « Bon Espoir » : le village qui a reçu de ses fondateurs ce nom d'heureux augure, se compose d'une douzaine de maisonnettes bordées d'allées sablées et entourées d'une clôture. Chaque villa a son nom : « Mon plaisir », « Terreur des Boches »...



Les communs de « Bon Espoir » : cuisine, lavoir et remise.

VILLAGES DE PAILLO

C'est en quinze jours, à l'arrière de la ligne de feu, sur le sol aride de la Champagne pouilleuse où les rares villages ont été rasés par l'ennemi, que les troupes ont dû s'installer dans des lignes superposées.

PITTORESQUE

137



« Bon Espoir » a un barbier qui opère en plein air. Quand il pleut, le salon de coiffure est à gauche, dans la pailote du premier plan. A droite, cette blanche série de petites tentes, dont le sol a de la paille pour tapis, offre tout de même un abri relatif contre le froid.



Un « couvreur » au travail installe un toit de roseaux.



Une écurie confortable.



Sur un autre point du front : une cité de troglodytes.

EX TERRIERS A FLANC DE COTEAUX

que les artilleurs de la 5^e armée firent jaillir ce hameau pittoresque de « Bon Espoir ». Ailleurs, nos hommes ont choisi les pentes d'abris qui transforment en cité de troglodytes le flanc des coteaux où elles ont été creusées.

138

L'AFRIQUE ET L'ORIENT DANS LES BRUMES DU NORD



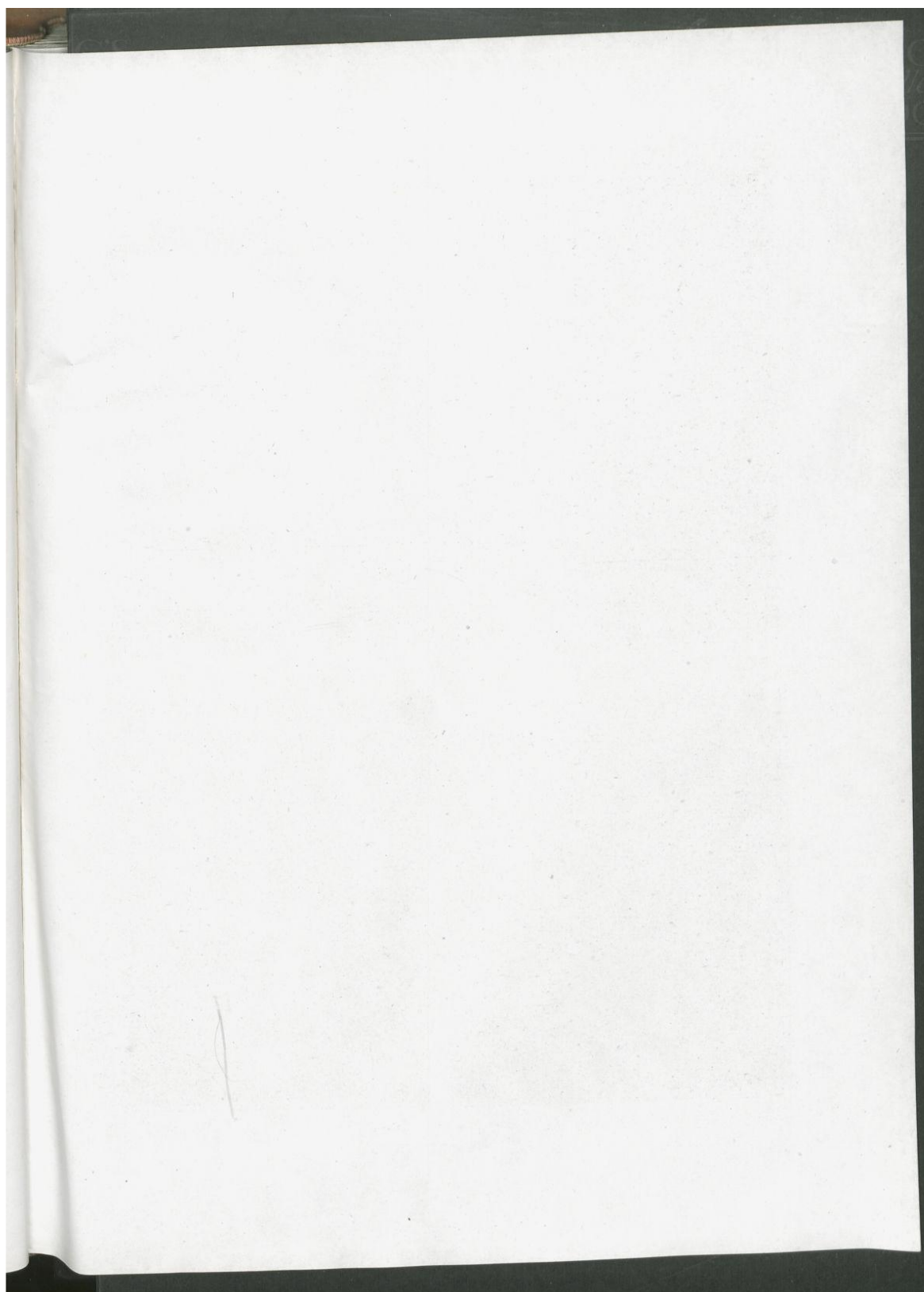
Le front de France est devenu le caravansérail des races : voici, en Picardie, des spahis soudanais ramenant leurs bêtes de l'abreuvoir.



Arrivés dans les Flandres, de Marseille, par Orléans, les Hindous acceptent volontiers les présents de la population.

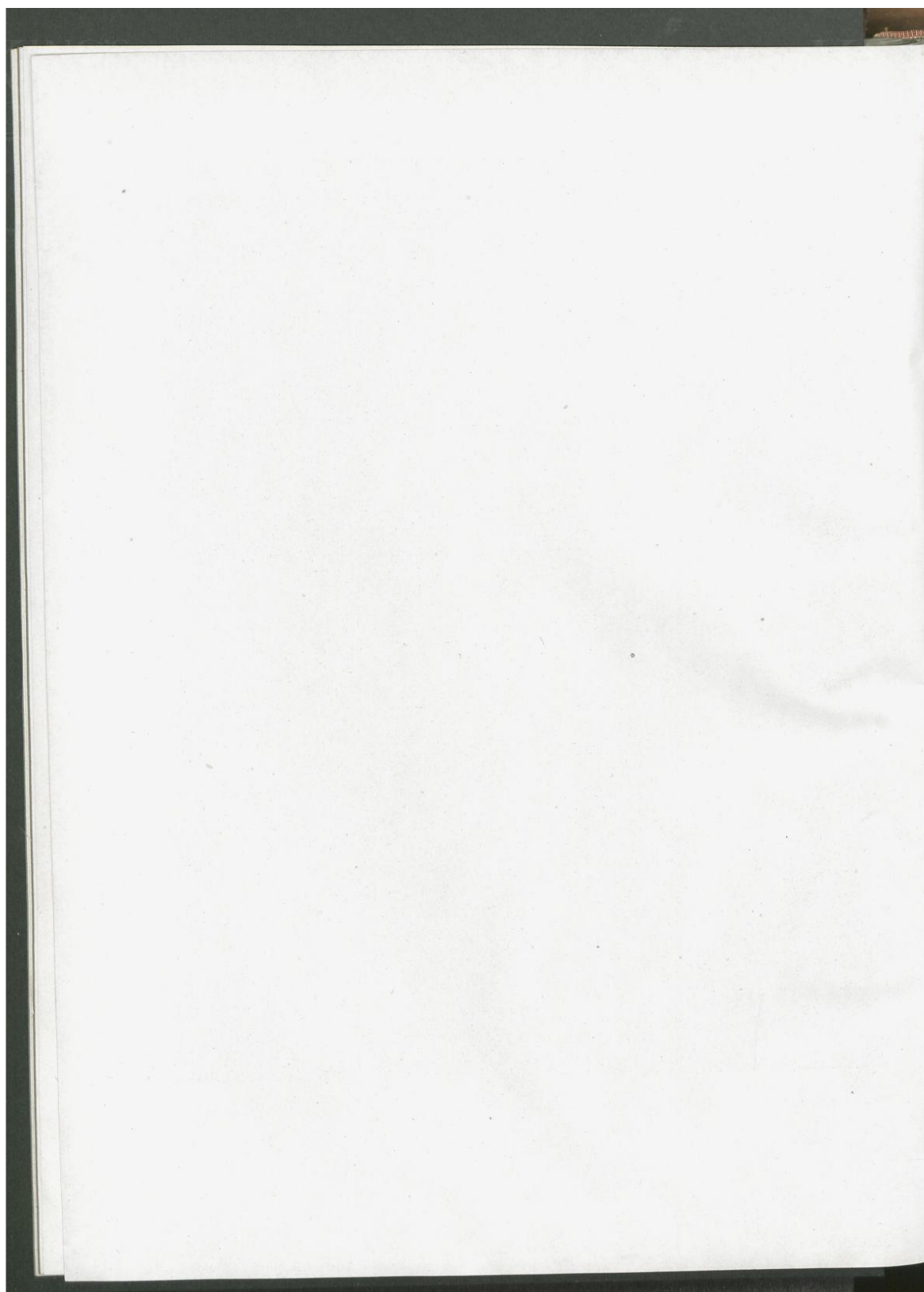


Ils répondent par un sourire à ces attentions et leur humeur est accueillante à la familiarité envahissante des enfants.



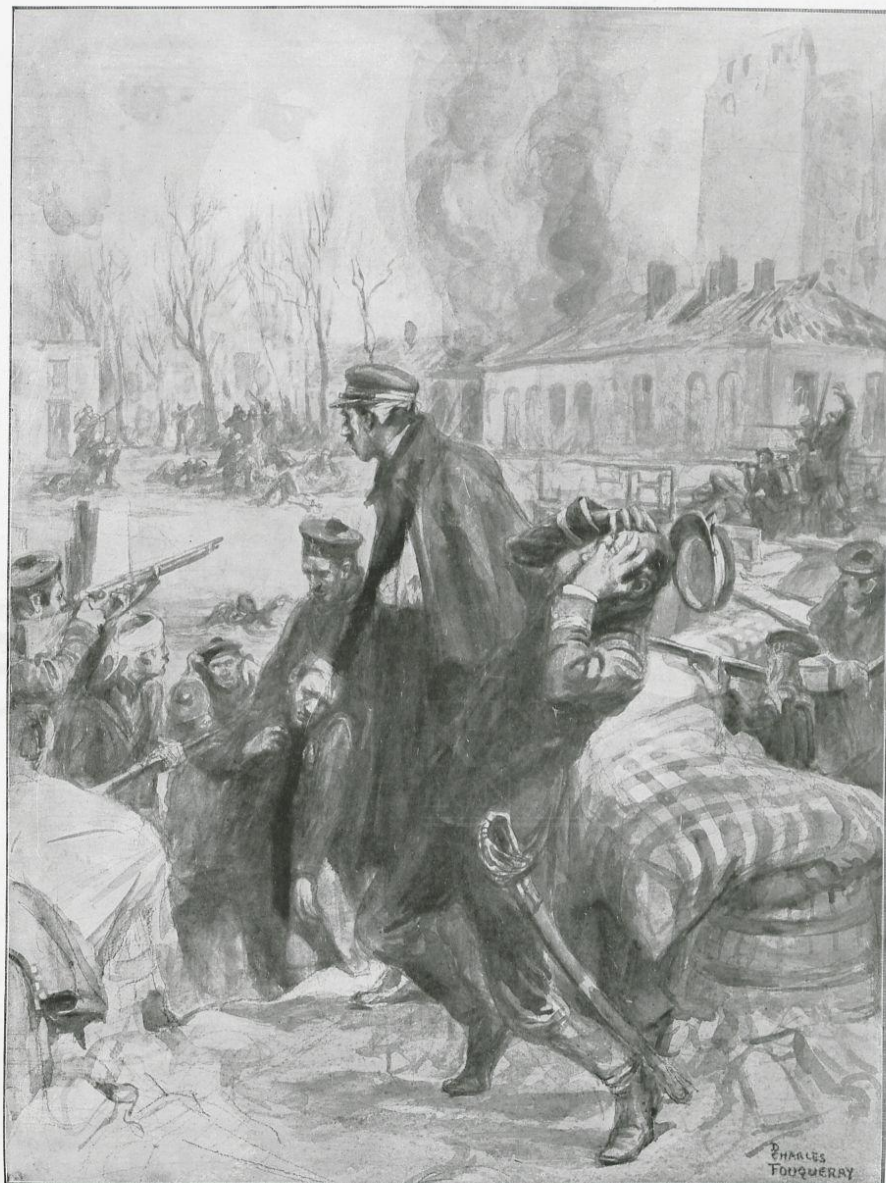


COUCHER DE SOLEIL DANS LA PLAINE DE VANDRE : PIÈCE DE 75 ALLANT PRENDRE POSITION
J. SCOTT 1907



LA BATAILLE DES FLANDRES

143



LES FUSILIERS MARINS SOUTENANT UN COMBAT DE RUES DANS DIXMUDE

Dessin de Charles Fouqueray, d'après des croquis d'un combattant.

Pendant la redoutable offensive allemande dans les Flandres, Foch, placé depuis le 4 octobre à la tête du groupe des armées du Nord, avait confié la défense de Dixmude aux fusiliers marins du contre-amiral Ronarc'h. Ils étaient 6.000, jeunes recrues de Bretagne. Attaqués le 16 octobre,

ils résistèrent près de quatre semaines. On leur avait demandé de tenir quatre jours. Quand ils durent, le 10 novembre, céder à 40.000 Allemands le monceau de ruines que Dixmude était devenu, ils avaient perdu 3.000 hommes et 80 pour 100 de leurs officiers.



LA BATAILLE DES FLANDRES

146



UN PROJECTILE A ECLATÉ DANS LA BOUE SANS BLESSER PERSONNE
Dessin de A. C. Michaut, d'après un croquis de Frédéric Villiers.

En ligne autour d'Ypres depuis le 20 octobre, l'armée britannique eut à subir, du 29 au 31, des chocs énormes et meurtriers. Le 30 octobre, les Allemands lancèrent une attaque de grande envergure. Un entrefeu pathétique avec Fecht lui rend tout son esprit de résolution. Français et Britanniques repartirent à l'attaque, coudé à coudé. Pendant ces journées, les Anglais témoignèrent de la



LES « LONDON SCOTTISH » SE REFORMENT SOUS LE FEU
Dessin de R. Côté Woodville.

froide bravoure de leur race. Leurs tranchées formaient des canaux de boue, où par bonheur, les obus produisaient trop de boue. Les « London Scottish » se reformèrent sous le feu. Les Allemands, territoriaux écossais de Londres, chargèrent trois fois le 30 octobre, mais furent repoussés. Après chaque assaut, on les vit se reformer sous le feu avec un admirable sang-froid.

LA BATAILLE DES FLANDRES

147



Le 11 novembre, le 1^{er} corps anglais, commandé par Douglas Haig, refoule la Garde prussienne devant Ypres : c'est là que vint échouer la dernière attaque générale allemande, qui, la veille, avait réussi à emporter le « tas de cailloux » de Dixmude.



A Ypres, le 24 novembre 1914 : les ruines des Halles; à droite, l'Hôtel de Ville détruit.

L'ennemi a perdu encore cette partie. A compter du 15 novembre, chacun s'immobilise sur ses positions. « Et comme pour Reims, a écrit M. Victor Giraud, afin de mieux souligner l'échec de ses présomptueuses espérances, le commandement germanique donnait l'ordre d'écraser d'obus incendiaires la jolie ville d'Ypres, sa cathédrale et ses monuments... »

17

Après les combats sous Nieuport de la fin d'octobre, l'armée belge était si décimée qu'il fallut faire appel au secours de la mer. On ouvrit les écluses de Nieuport. Le 1^{er} novembre, de Nieuport à Diamude était tendue une nappe infranchissable où flottaient des cadavres. Un curieux concours de circonstances avait présidé à l'adoption de ce projet.

Le général Wielemans, chef d'état-major de l'armée belge, recevait, en octobre 1914, l'hospitalité de M. Emeric Feys, juge d'instruction à Furnes. Les Allemands approchaient de Nieuport avec une rapidité inquiétante et tout espoir de leur barrer la route semblait chimérique. C'est alors que M. Emeric Feys se décida à mettre son hôte au courant d'une instructive découverte qu'il avait faite dans les archives de sa famille. Il avait en sa possession un extrait des « Registres aux Arrêts de l'administration centrale du Département de la Lys », daté du 26 germinal an VI, à Bruges, contenant une intéressante révélation.

Ce document exposait la suite donnée par l'administration à une demande de remise de fermages, introduite, le 28 ventôse an IV, par un cultivateur victime de la guerre ! On y relevait ce passage :

«... Vu la pétition en date du 28 ventôse an 4^e, par laquelle le C^{te} Henri Demolder, cultivateur à S'heer-Willems-Capelle, locataire d'une ferme nationale y sise, provenant de la ci-devant abbaye de Saint-Nicolas, à Furnes, exposant que, sur cent soixante-douze mesures de terre tant en labour que prairies, qui composent son bail, vingt-deux mesures seulement n'ont point été couvertes d'eau de la mer lors de l'inondation qui eut lieu pour la défense de Nieuport et qu'en conséquence



M. Louis Cogghe, qui assura l'inondation de la région de Nieuport.
Phot. Polind.

il réclame la remise des fermages dont il est redevable jusqu'à concurrence des terres inondées... »

Ainsi cette humble pièce d'un humble procès apportait la preuve indiscutable qu'en 1793 la mobilisation des eaux de la mer, enrégimentées dans le réseau des canaux de la Basse-Flandre, avait pu être utilisée contre un autre envahisseur ! Ce fut pour M. Feys un trait de lumière. En sa qualité de régisseur de la Wateringue du Nord de Furnes, il n'eut pas de peine à se rendre compte que le renouvellement d'une pareille manœuvre était parfaitement réalisable et il alla demander des précisions techniques à Louis Cogghe, surveillant des travaux de la société depuis trente-deux ans. Cogghe affirma qu'il lui était possible de noyer sous une nappe d'eau d'une profondeur de 2 à 3 mètres les environs de Nieuport.

On s'empressa de présenter ce plan au général Wielemans, qui eut la clairvoyance de s'y rallier sans hésitation. Cogghe fut chargé d'en assurer l'exécution, rendue dangereuse par le voisinage immédiat de l'ennemi. Ce fut au péril de sa vie que le courageux surveillant de la Wateringue parvint, après des préparatifs minutieux qui durèrent trois jours et trois nuits, à provoquer, le 28 octobre, l'infiltration des eaux, d'abord lente, pour ne pas donner l'éveil aux Allemands, qui crurent, en effet, à un accident sans conséquences, puis plus rapide, puis foudroyante, comme si la mer était brusquement sortie de son lit pour terrasser l'agresseur de son rivage.

La Belgique et la France garderont à jamais le souvenir reconnaissant des hommes de décision et d'énergie qui concurent, adoptèrent et improvisèrent cette infranchissable défense.



L'inondation protectrice sur la rive gauche de l'Yser.

DEUX CHEFS

149



JOFFRE ET FOCH

Droits réservés.

La bataille des Flandres avait coûté à l'ennemi trois cent mille hommes. « Elle marqua l'échec, écrivit le *Times*, de la deuxième grande offensive allemande. Elle établit définitivement les grands talents militaires de

Joffre et de Foch... C'est seulement parce qu'ils furent aussi brillamment commandés qu'un demi-million d'hommes purent battre, entre Albert et la mer, un nombre au moins trois fois plus grand d'adversaires... »

18



152

APRÈS LA BATAILLE



Droite réservée.

OFFICIERS ALLEMANDS PRISONNIERS

LA REPRISE DE VERMELLES

153



Le château de Vermelles enlevé par nos troupes, le 1^{er} décembre, avec son parc.



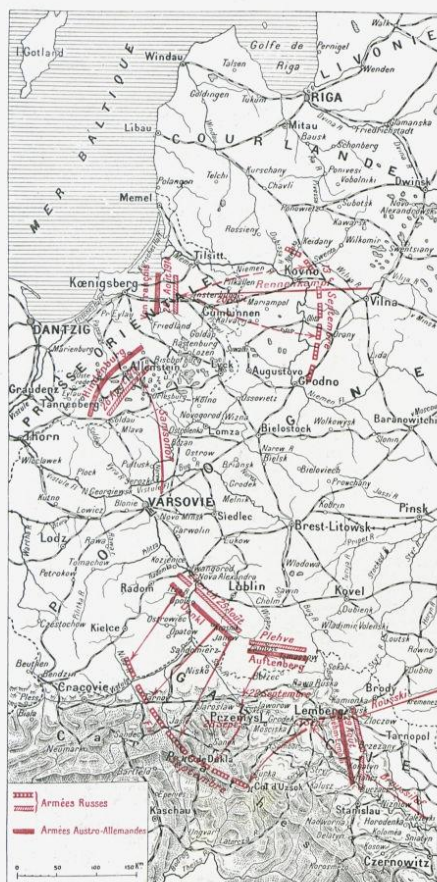
Le village de Vermelles emporté maison par maison et rentré en notre possession, le 7 décembre 1914.



L'identification des morts, après le combat : au premier plan, le corps d'un soldat du 110^e badois d'infanterie, qui tenait Vermelles depuis le 16 octobre.

19

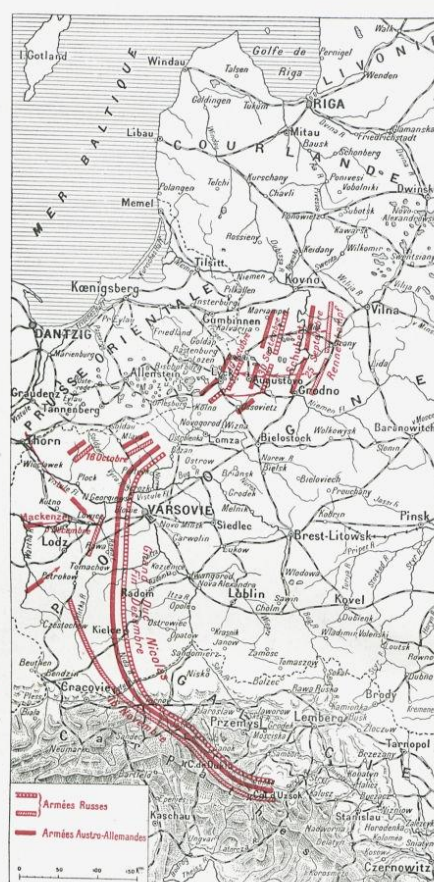




Le mouvement des opérations en Prusse Orientale et en Galicie en août et septembre 1914.

Le 11 août 1914, une armée russe, sous le commandement de Rennenkampff, s'ébranlait de Vilna sur Königsberg; une seconde, sous les ordres de Samsonoff, marchait de Varsovie sur Allenstein. Du 18 au 21 août, Rennenkampff battait les Allemands à Gumbinnen. Il s'empara d'Insterburg et mettait en fuite, devant lui, les populations de la Prusse allemande, saisies de panique. Puis, il s'immobilisait, tandis que Samsonoff, à sa gauche, attiré dans un piège par Hindenburg qui venait d'entrer en scène, essayait à Tannenberg, du 26 au 29 août, un revers sanglant. Rennenkampff était attaqué, à son tour, le 6 septembre, aux lacs Mazuriques, et, le 13 septembre, très éprouvé, devait repasser la frontière. Au Sud, les Autrichiens, avec cinq armées, couvraient la Galicie. Deux de celles-ci, commandées par Dankl et Auffenberg, étaient prises à partie, dès le 25 août, au Nord-Est de Lemberg, par les armées russes des généraux Everth et Plehve, tandis que deux autres armées russes sous Roussky et sous Broussiloff accouraient du Sud-Est à la bataille, dans laquelle Roussky se jetait, le 29, sur les derrières de l'ennemi. Le 3 septembre, les Russes entraient à Lemberg. Le 11 au soir les Autrichiens rompus, malgré les renforts que Boehm-Ermolli leur avait amenés en toute hâte du front de Serbie, étaient en déroute. Le 22 septembre, les Russes occupaient Jaroslav, sur le San, et, le 28, ils investissaient la place forte de Przemyśl.

Appelé au commandement suprême des forces germano-autrichiennes devant les Russes, Hindenburg allait réagir par une offensive sur Varsovie. Il confiait, au Nord, à l'armée von Schubert, forte de 150.000 hommes, une manœuvre de diversion. Von Schubert, ayant pour objectif de



Les alternatives de l'offensive allemande pour Varsovie et des réactions russes de septembre à décembre 1914.

passer le Niémen, pénétrait en territoire russe, bombardait Ossowiecz et se heurtait, sur la rivière, à Rennenkampff qui le refoulait à partir du 29 septembre. Le 30, une bataille violente s'engageait entre les adversaires à Augustowo. Le 1 octobre, les Allemands battus levaient le siège d'Ossowiecz et se repliaient précipitamment en Prusse Orientale, où les Russes les poursuivaient et leur enlevaient Lyck, le 16 octobre.

Cependant, le gros de l'armée austro-allemande, sous les ordres directs d'Hindenburg, s'ébranlait, entre Soldau et Cracovie, sur Varsovie et sur Lemberg. Le grand-duc Nicolas sentit son flanc droit en péril. Renonçant momentanément à Przemyśl, il se replia, sans perdre un homme, derrière la Vistule et le San. Sa retraite était purement stratégique. Brusquement, le 16 octobre, il fondait sur la gauche ennemie qui s'exposait à découvert. Il la refoulait, pénétrant à sa suite en territoire prussien. Son centre infligeait aux Allemands, sur la Bzoura, un échec sévère, tandis qu'à sa gauche, le 6 novembre, il écrasait les Autrichiens pour la seconde fois, reprenant Lodz, Radow, Tarnow et remettant le siège devant Przemyśl. Hindenburg, tenace, ramenait alors contre Varsovie trois armées nouvelles. Mais ses tentatives d'enveloppement de l'aile gauche russe n'aboutirent pas. Au contraire, son principal lieutenant, Mackensen, faillit perdre deux corps d'armée, sur le point d'être entourés, au cours de furieux combats du 22 au 30 novembre. Néanmoins, bien que les batailles livrées sur les quatre rivières Bzoura, Rawa, Pilzta, Nida eussent conservé un caractère indécis, le grand-duc Nicolas crut sage d'abandonner Lodz le 5 décembre et de chercher plus à l'Est des positions d'attente.

LE VAINQUEUR DE LA VISTULE ET DU SAN

157



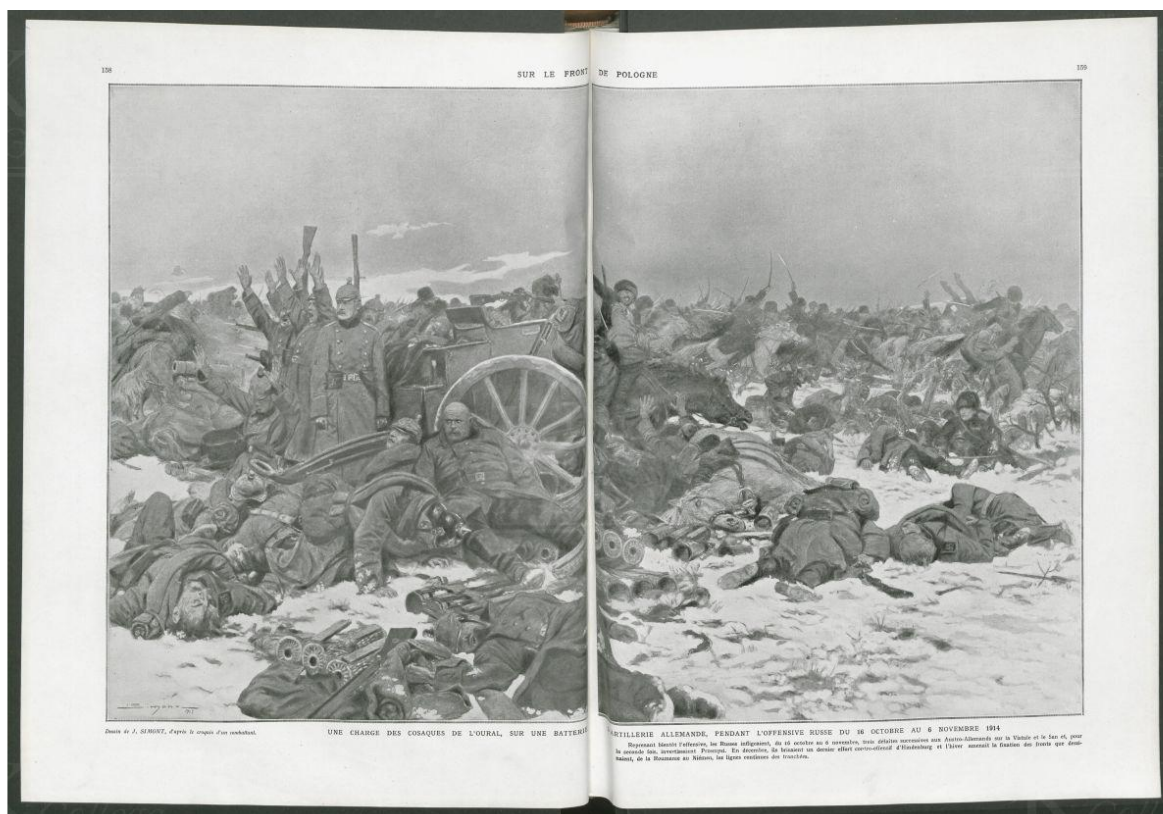
LE GRAND-DUC NICOLAS NICOLAIEVITCH, GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES RUSSES

D'après une photographie de J. Drouot.

Dès le 15 août, tandis qu'au Nord, après la victoire de Gumbinnen, les armées de Rennenkampf et de Samsonof, opposées aux Allemands, allaient rencontrer le cruel revers de Tannenberg, deux autres armées russes, sous Roussky et sous Broussilof, envahissaient la Galicie par le Sud. Plus au Nord, sur la frontière, les deux armées russes d'Everth et de Plehve accrochaient, le 25, les armées austro-hongroises. Le 29, Roussky débouchait devant Lemberg sur le champ de bataille, bousculant tout ce qui se trouvait devant lui. Le 3 septembre, nos alliés entraient à Lemberg. Le 11,

l'ennemi, écrasé, abandonnait dans sa retraite 100.000 prisonniers et 400 canons. Poursuivant leurs avantages, les Russes passaient la rivière San le 22 septembre et mettaient, le 28, le siège devant la grande place forte galicienne de Przemyśl, obligeant les Autrichiens désespérés à se plier au commandement suprême d'Hindenburg. Afin d'arrêter les progrès des Russes, celui-ci dessinait une menace contre leur flanc droit en prenant Varsovie pour objectif. Le grand-duc levait alors le siège de Przemyśl et se retirait derrière la Vistule et le San.

20

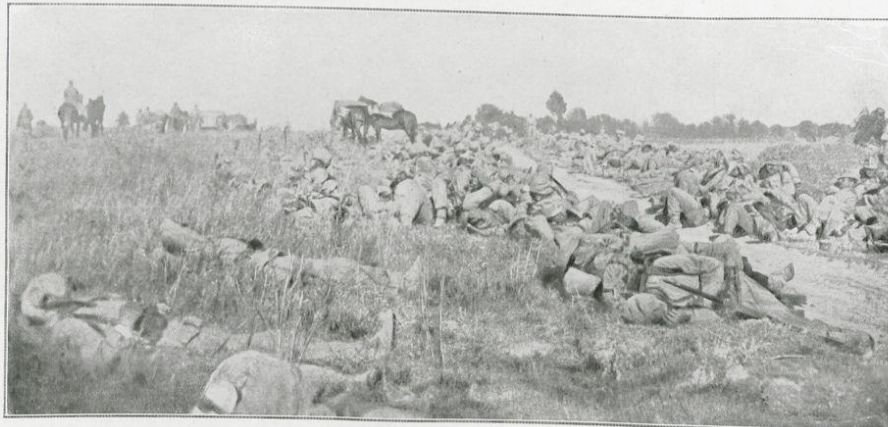


160

SUR LE FRONT RUSSE



Infanterie russe s'élançant à l'attaque.



Un coin du champ de bataille de Rawka-Russka, en Galicie, le 30 août 1914. Morts et blessés autrichiens sont restés mêlés sur le terrain.



A Varsovie, des troupes d'élite : soldats d'un régiment sibérien.

LA SERBIE DOULOUREUSE

161



L'exode devant l'invasion autrichienne.

Ulcérée de sa défaite d'août sur la Save, l'Autriche a préparé contre la Serbie une « expédition de châtiement ». Les Serbes doivent évacuer la Bosnie et l'Herzégovine pour protéger leur sol envahi, dès le début de novembre, par des effectifs considérables dépassant

400.000 hommes. Leur petite armée, dépourvue de munitions, se résigne à découvrir Belgrade et la plaine environnante, pour aller s'établir sur les hauteurs dominant le Danube. Les populations abandonnent leurs villages, brûlant leurs récoltes et leurs biens, afin de n'en rien laisser à l'envahisseur.

20*

162

LA SERBIE MARTYRE



Jeunes garçons serbes de 13 à 15 ans massacrés, sous les yeux de leurs mères, par les Autrichiens à Leshuitza, près de Chabatz.



Major Balzarick. Dr. Van Tirnhoven. M. Schmidt.

Fait prisonnier près de Krivalia et reconnu par des paysans pour avoir ordonné les massacres qui avaient ensanglanté cette localité, le major Balzarick, du 16^e régiment d'infanterie austro-hongrois, put être confronté, en présence de deux neutres, le Dr Van Tirnhoven, un Hollandais, et M. Jules Schmidt, citoyen suisse, avec les cadavres de quelques-unes de ses victimes. Il nia tout, mais, le soir, il s'empoisonnait.

DES VICTIMES

163



Un impressionnant charnier, où ne figurent que des femmes et des enfants massacrés, eux aussi, dans le district de Chabatz.

LES VENGEURS



Les jeunes recrues serbes venues combler les vides de l'armée, en vue de l'offensive que vont permettre les canons et les munitions reçus de France.

164

LA SERBIE COURAGEUSE



Traversant le col de Goutchevo, l'armée serbe monte à l'offensive..

Le 2 décembre, une attaque partie du mont Roudnik enfonce le centre autrichien. Le 5, l'aile gauche ennemie est assaillie à son tour et refoulée après de durs combats. La retraite générale de l'envahisseur tourne à la débâcle. Il laissera plus de 60.000 tués et blessés sur le terrain.

L'EXEMPLE DU SOUVERAIN



LE ROI PIERRE I^{er} OBSERVE D'UNE HAUTEUR LES PERIPÉTIES DE LA BATAILLE

Phot. S. Tcherny.

Septuagénaire et perclus de rhumatismes, le vieux souverain a quitté sa retraite de Vranja-Bania, sous les balles, dans Belgrade où l'on se bat encore, et la foule des femmes et des vieillards qui le 30 novembre, à la nouvelle du repli de ses armées dont il veut partager les dangers et l'existence, n'avaient pas quitté la ville, baillant ses mains et son manteau, lui ménageant la plus émouvante des apothéoses. On le verra, certain jour, faire le coup de feu avec le fusil d'un mort. Le 15 décembre, il entrera,

166

LA SERBIE VICTORIEUSE



Le voïvode Mitchich, entrant vainqueur dans son village natal près de Mionitza, y retrouve son frère, un paysan.



L'aspect d'une avenue de Belgrade, le 15 décembre 1914, à 9 heures du matin, à l'entrée de l'avant-garde serbe.



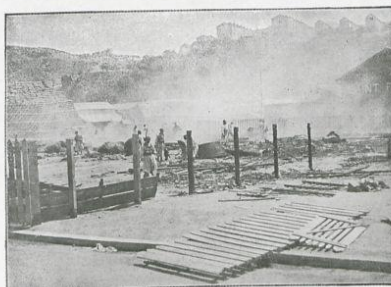
Le même jour, à la même heure, l'état de l'avenue du Bois de Topchidère qui était un peu les Champs-Élysées de Belgrade.

LA GUERRE DE COURSE

167

Cependant, les hostilités ne devaient pas atteindre que le sol, mais envelopper aussi simultanément l'air et la mer. Ce fut même de la mer que partirent les premiers coups de canon destinés à meurtrir la terre française. La guerre nous était déclarée le 3 août, au soir. Le 4, à 5 heures du matin, les croiseurs allemands *Gaben* et *Breslau*, en croisière depuis un an dans la Méditerranée, se présentaient, maquillés et sans arborer leurs couleurs, devant Philippeville et Bône. Sur Philippeville, le *Gaben* tira 36 coups de ses pièces de 280, endommageant quelques immeubles, perforant la cheminée d'un vapeur anglais dans le port et anéantissant le cantonnement d'une section de mitrailleuses, où nous eûmes une trentaine de tués et de blessés.

Aussitôt après ce peu difficile exploit, le *Gaben* et le *Breslau* cherchaient un refuge dans le Bosphore, où ils se trouvaient en sûreté le 10 août. Un peu plus tard, le 22 septembre, les croiseurs *Gneisenau* et *Scharnhorst*,



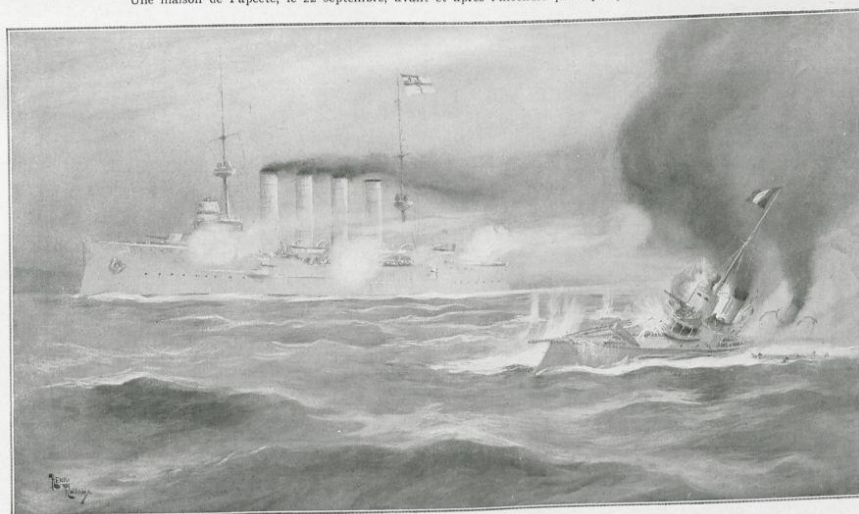
Un hangar militaire détruit à Philippeville.

de l'escadre allemande du Pacifique, s'attaquaient sans pitié à Papeete, capitale de Tahiti, et en détruisaient un quartier entier sous le feu de leurs 210. Ils étaient destinés à trouver bientôt aux îles Faisland le châtimement de cette opération sans utilité militaire, dont seuls pouvaient souffrir des non-combattants. Entre temps, des bâtiments isolés, tels que l'*Emden* et le *Königsberg* que l'ennemi possédait dans les mers lointaines, s'étaient transformés en corsaires, coulant sans avertissement tous les navires alliés qu'ils rencontraient et se couvrant du pavillon de leurs victimes pour réussir à approcher celles-ci sans éveiller leur méfiance. Ce fut sous pavillon russe, et maquillé par l'adjonction d'une quatrième cheminée, que l'*Emden*

pénétra dans la baie de Poulo-Pinang où il n'eut pas de peine à se défaire du torpilleur français *Mousquet*, qui avait crânement accepté un combat sans espoir.



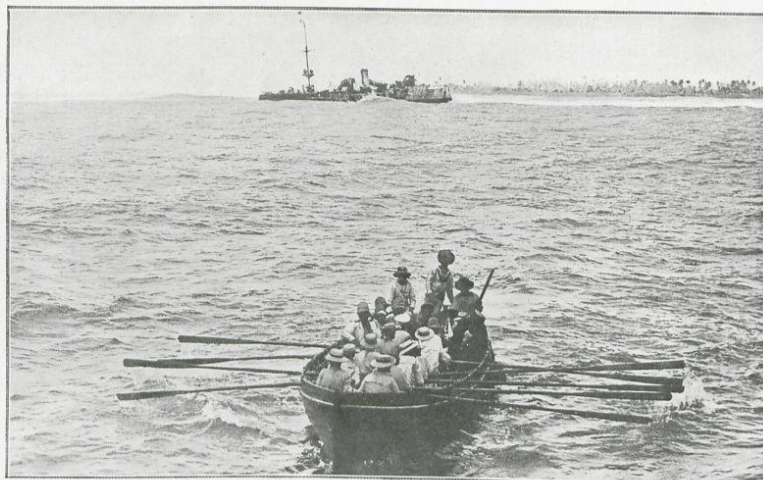
Une maison de Papeete, le 22 septembre, avant et après l'incendie provoqué par le bombardement.



Le combat inégal du corsaire allemand *Emden* et du torpilleur français *Mousquet*.

168

LA FIN DE L'« EMDEN »



L'*Emden*, à la côte de l'île Kœling Nord, du groupe des Cocos, le 20 novembre 1914 : surpris à son tour par le navire australien *Sydney*, il a dû s'échouer après un vif combat ; au premier plan, un canot du *Sydney* ramène prisonniers des marins allemands coiffés du casque colonial.



Un groupe de l'*Emden* avait débarqué sur l'île Direction ; témoin de la perte du corsaire, il se prépare à fuir à bord d'un voilier.



Les blessés de l'*Emden* sont embarqués à bord du *Sydney*, qui fit prisonnier le reste de l'équipage.

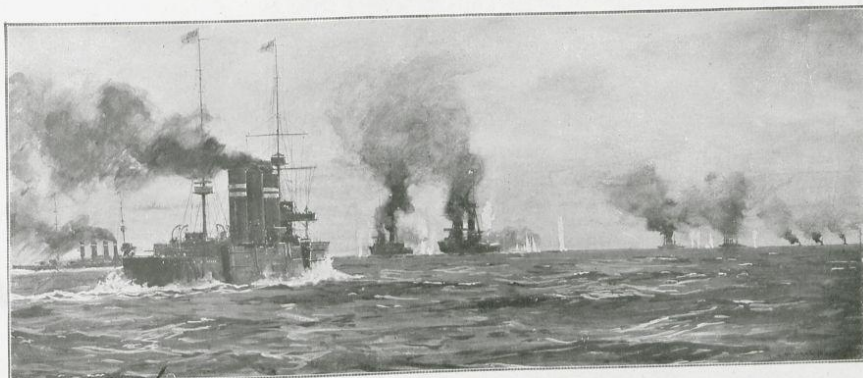


La captivité du personnel de l'*Emden* à bord du *Sydney* : pendant que leurs hommes se livrent à des exercices respiratoires sur le pont, le commandant von Muller, de l'*Emden*, en civil, sous le canon de la tourelle,

et le prince François-Joseph de Hohenzollern, cousin du kaiser, également en civil, vu de dos et coiffé d'un feutre gris, s'entretiennent avec les officiers du *Sydney*.

LA VICTOIRE BRITANNIQUE DES ILES FALKLAND

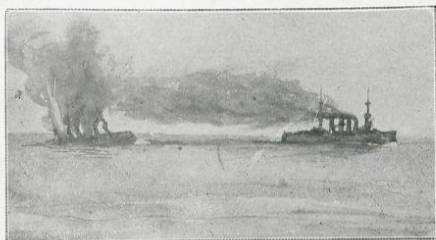
169



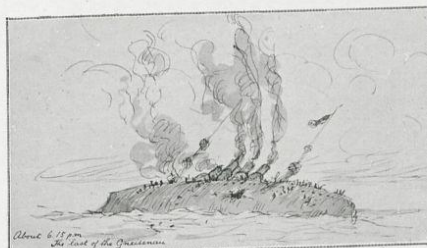
Le Combat.

Un échec naval subi le 1^{er} novembre sur la côte du Chili, devant Coronel, est vengé par une escadre britannique, le 8 décembre, aux îles Falkland. A une heure de l'après-midi, le *Glasgow*, le *Kent*, l'*Invincible* et l'*Inflexible*,

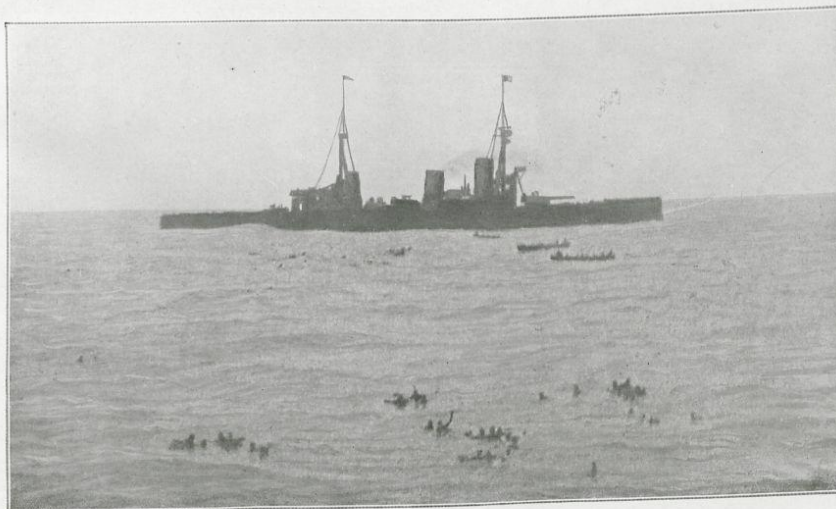
en ligne de bataille, de gauche à droite, engageaient l'action contre le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Nürnberg*, le *Leipzig* et le *Dresden*. Les trois derniers, reconnaissables, à droite, à leurs fumées, sont en fuite.



Le *Scharnhorst* coule à quatre heures.



Le *Gneisenau* coule vers six heures.



L'*Inflexible*, sous vapeur à l'arrière-plan, et l'*Invincible*, d'où cette photographie a été prise, recueillent les survivants.
Photos et dessins d'un officier combattant.

170

LE COMBAT NAVAL ET AÉRIEN DE CUXHAVEN



PENDANT L'ACTION. — Dessin de Ch. Fouquerey.

Pour répondre au bombardement par l'ennemi des côtes du Yorkshire, une escadrille anglaise, composée des croiseurs *Arethusa* et *Undaunted*, de contre-torpilleurs et de sous-marins, attaquait le 25 décembre 1914 les navires de guerre allemands embossés à l'embouchure de l'Elbe, devant Cuxhaven, avant-port de Hambourg. Cette force transportait sept hydravions qui prirent l'air à la hauteur d'Heligoland. Tandis que la flottille

aérienne bombardait Cuxhaven, deux zeppelins, des avions et des sous-marins marchèrent contre l'escadre anglaise qui n'eut pas de peine à repousser les zeppelins, cibles faciles pour ses canons, et réussit à éviter toutes les torpilles des sous-marins. Cette brillante opération navale et aérienne inspira à l'Allemagne ses premiers doutes sur l'invulnérabilité de ses côtes et l'efficacité de ses zeppelins.

L'UNION CORDIALE DES ALLIÉS

171



LE ROI ALBERT ET M. POINCARÉ A FURNES LE 1^{er} NOVEMBRE 1914

Le 6 septembre, le jour même où s'engageait la bataille qui devait décider de toute l'issue de la guerre, avait été signé au Foreign Office, entre l'Angleterre, la France et la Russie, le Pacte de Londres par lequel les contractants s'interdisaient toute paix séparée. Dès le 1^{er} novembre, le président de la République inaugurait cette méthode d'entrevues entre chefs d'Etat, ministres ou chefs militaires, qui devait resserrer de plus en plus étroitement, pendant toute la guerre, les liens moraux et matériels

des Alliés. Le 31 octobre, M. Poincaré rencontrait à Dunkerque Lord Kitchener, ministre de la Guerre britannique, et le lendemain il passait la frontière de Belgique. Le roi Albert était venu au-devant de lui. Ils se rendirent ensemble à l'hôtel de ville de Furnes, à quelques kilomètres du front où se livrait la furieuse bataille des Flandres. On reconnaît derrière eux M. Millerand, alors ministre de la Guerre, et le général Joffre causant avec M. de Broqueville, président du Conseil belge.



LA RENCONTRE DE M. POINCARÉ ET DU SOUVERAIN BRITANNIQUE

Phot. S. A.

A son tour, le roi George quittait Londres le 30 novembre pour venir visiter ses troupes en France et en Belgique. Le 1^{er} décembre, le président de la République, accompagné du général Joffre et de M. Viviani, président du Conseil, rencontrait le souverain et passait avec lui la journée entière au milieu de l'armée britannique. Le soir, un dîner réunissait le roi, le président et le prince de Galles au quartier général du maréchal French. Ces manifestations de l'union intime des Alliés n'étaient pas sans une haute portée, tant sur l'adversaire que sur les puissances neutres, au

lendemain de l'entrée en ligne contre nous d'un nouvel ennemi. Equivoque depuis cette soirée du 10 août où elle avait donné asile au *Geben* et au *Breslau*, refusant quatre heures plus tard l'entrée des Dardanelles à l'escadre anglaise qui les poursuivait, la Turquie, le 29 octobre, s'était rangée aux côtés des Empires centraux. Elle devait d'ailleurs tirer de sa détermination des mécomptes immédiats au Caucase où les Russes, de novembre à décembre, lui infligeaient d'assez cruels revers ; dans la région d'Erzeroum, deux divisions ottomanes étaient écrasées dès le 7 novembre.

A L'HONNEUR

173



Le roi George V décore des soldats anglais de la médaille envinée du *Distinguished service order*. Le souverain prolongea jusqu'au 5 janvier son séjour en France. Il consacra deux journées entières à parcourir les lignes et à visiter les positions.



A Furnes, le roi des Belges, après avoir décoré de la croix de Léopold le drapeau de son 7^e régiment de ligne et remis, au nom de la France, des croix de la Légion d'honneur à plusieurs officiers de ce corps d'élite, fait défiler devant lui les braves qui, pendant dix jours et dix nuits, ont repoussé les attaques de l'ennemi entre Nieuport et Dixmude.

21



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FÉLICITE LE CHEF DE NOS ARMÉES

Phot. S. A.

« Depuis le jour où s'est si remarquablement réalisée, sous votre direction, la concentration des forces françaises, vous avez montré dans la conduite de nos armées des qualités qui ne se sont pas un instant démenties, un esprit d'organisation, d'ordre et de méthode dont les bienfaisants effets se sont étendus de la stratégie à la tactique, une sagesse froide et avisée qui sait toujours parer à l'imprévu, une force d'âme que rien n'ébranle, une sérénité dont l'exemple salutaire répand partout la confiance et l'espoir. » La photographie que nous reproduisons ici a été prise au moment où M. Poincaré

prononçait ces paroles, devant le vainqueur de la Marne, en présence de MM. Dubost et Viviani que l'on reconnaît à la gauche du Président, de MM. Millerand et Deschanel, à la droite du général. C'est à Romilly-sur-Seine, siège alors de son quartier, que le général Joffre reçut la Médaille militaire, « en témoignage de la reconnaissance nationale ». L'émouvante cérémonie observa la simplicité chère au « grand chef ». Outre l'entourage présidentiel, elle n'eut pour témoins privilégiés que quelques officiers de l'état-major du généralissime.

